



National Library  
of Canada

Bibliothèque nationale  
du Canada

Canadian Theses Service    Service des thèses canadiennes

Ottawa, Canada  
K1A 0N4

## NOTICE

The quality of this microform is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us an inferior photocopy.

Previously copyrighted materials (journal articles, published tests, etc.) are not filmed.

Reproduction in full or in part of this microform is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30.

## AVIS

La qualité de cette microforme dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de qualité inférieure.

Les documents qui font déjà l'objet d'un droit d'auteur (articles de revue, tests publiés, etc.) ne sont pas microfilmés.

La reproduction, même partielle, de cette microforme est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30.

Julie Morin  
295458

Le féminisme en France au tournant du XIXe siècle

Thèse de maîtrise présentée à  
l'École des Études Supérieures

Université d'Ottawa

© Julie Morin, Ottawa, Canada, 1987.

Permission has been granted to the National Library of Canada to microfilm this thesis and to lend or sell copies of the film.

The author (copyright owner) has reserved other publication rights, and neither the thesis nor extensive extracts from it may be printed or otherwise reproduced without his/her written permission.

L'autorisation a été accordée à la Bibliothèque nationale du Canada de microfilmer cette thèse et de prêter ou de vendre des exemplaires du film.

L'auteur (titulaire du droit d'auteur) se réserve les autres droits de publication; ni la thèse ni de longs extraits de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation écrite.

ISBN 0-315-46821-1



UNIVERSITÉ D'OTTAWA  
UNIVERSITY OF OTTAWA

"Le féminisme lui-même n'a jamais été un mouvement autonome; ce fut en partie un instrument aux mains des politiciens, en partie un épiphénomène reflétant un drame social plus profond. Jamais les femmes n'ont constitué une caste séparée; et en vérité elles n'ont pas cherché à jouer en tant que sexe un rôle dans l'histoire".

Simone de Beauvoir, Le Deuxième sexe.

# Le féminisme en France au tournant du XXe siècle.

## TABLE DES MATIERES

Introduction -----	p. 1
Premier chapitre:	
A) Les origines immédiates -----	p. 14
-Olympe de Gouges ou la genèse du féminisme libéral.-----	p. 18
-Le féminisme à tendance socialiste.-----	p. 23
-Flora Tristan: "La prolétaire du prolétaire".-----	p. 27
B) Caractéristiques du féminisme au tournant XXe siècle -----	p. 33
-Tendances et protagonistes -----	p. 36
-Les organisations -----	p. 43
-Les organes de diffusion -----	p. 46
-Les positions sociales et politiques -----	p. 52
Deuxième chapitre:	
A) Le féminisme et les idéologies sociales et politiques. -----	p. 60
-Le féminisme libéral -----	p. 60
-Féminisme et socialisme -----	p. 67
-Lutte de classes vs lutte de sexes -----	p. 72
-La rupture -----	p. 74
B) La spécificité du féminisme: le féminisme n'est pas le socialisme. -----	p. 78
-Les polémiques -----	p. 84
C) Les grandes thèses du féminisme -----	p. 90
1 -L'exploitation spécifique des femmes -----	p. 90
2 -Le féminin est culturel -----	p. 96
3 -L'éducation peut changer l'image de la femme et sa situation. -----	p. 100
4 -La femme, bourgeoise ou ouvrière, se fait doublement exploiter dans son travail: à la maison et à l'extérieur. -	p. 104
5 -La maternité est une fonction sociale. -----	p. 110
6 -C'est à la femme de disposer de son corps. -----	p. 115
Conclusion: Le féminisme d'hier et d'aujourd'hui -----	p. 120
Bibliographie -----	p. 130

## Introduction

A Paris, en face du Panthéon, se trouve une bibliothèque féministe qui porte le nom de sa fondatrice, Marguerite Durand, et dont la création remonte à la fin du XIXe siècle. Cet endroit conserve une collection rare d'écrits originaux et de revues féministes qui datent du XIXe siècle et de plus loin. Un témoignage important.

Son existence est la preuve tangible de la vie d'un mouvement de femmes qui jalonne l'histoire et qui, à partir d'une certaine époque, prit le nom de féminisme. Il connut, au tournant du XXe siècle, une vitalité certaine qu'on a tendance à oublier aujourd'hui. Ce travail sera entièrement consacré à ce féminisme: il tentera de mettre en lumière les fondements de ce dernier et permettra de cette manière de comprendre celui d'aujourd'hui.

### Qu'est que le "féminisme"?

Nous ne saurions toutefois débiter notre étude sans une définition du féminisme. Ce qui présente quelques difficultés. Car, ce terme a pris, à travers l'histoire, des formes à ce point variées, qu'il devient difficile de le cerner. Il regroupe souvent des croyances foncièrement opposées: des courants du féminisme vont acclamer la maternité alors que d'autres vont tout simplement la

rejeter avec force, pourtant les deux vont se dire "féministes".

Sous l'appellation de "féminisme" des femmes se rallièrent et notamment s'identifièrent au vocable féministe. Ceci est vrai aussi bien pour le mouvement d'hier que celui d'aujourd'hui. Il est donc possible de dégager certains principes pouvant servir à une définition.

La Grande encyclopédie de 1868 de même que celle de 1886 ignore le terme féminisme. Il apparaît toutefois dans le nouveau Larousse illustrée de 1898 qui le définit de cette manière:

"Tendance que certains esprits ont eu, dans tous les temps, à améliorer la situation de la femme dans la société, et qui, au XIXe siècle, s'est formulée en doctrine et s'est manifestée par des efforts pratiques dans différentes voies.

Le Larousse du XXe siècle (1928) quant à lui, met davantage l'accent sur l'idée d'égalité. Ainsi, le féminisme serait d'abord "une doctrine favorable à l'égalité naturelle des deux sexes", ensuite, un "mouvement d'idées tendant à permettre à la femme d'exercer son activité sociale, économique, politique dans les mêmes conditions que l'homme". L'égalité entre les sexes demeure l'idée fondamentale du féminisme qui se

maintiendra avec les années.

Evidemment, plusieurs auteurs, féministes et autres tenteront d'apporter leur propre définition. Un observateur du début du siècle, voyait les féministes comme: "des femmes qui prétendent participer à la science, aux emplois, à l'influence, au mode d'existence des hommes, ou des hommes que veulent faire accorder aux femmes tous ces prétendus avantages"(1). Le féminisme étant par extension la doctrine prêchant la participation des femmes à la vie sociale dominée par les hommes. Plusieurs abonderont dans ce sens; le féminisme sera vu comme libération du rôle traditionnellement attribué aux femmes.

Ainsi, comme écrit Léontine Zanta, première femme docteur en philosophie, le féminisme est une "philosophie spécialement élaborée par les femmes"(2). Par les femmes certes, mais cela ne fut pas toujours le cas. Marie Pognon, présidente de la Ligue Française pour le Droit des femmes, explique que le féminisme: "est un mot créé tout récemment, vers 1892, pour indiquer l'action commune des individus des deux sexes revendiquant, pour la femme,"

1. Béal G., Le féminisme de tous les temps, Librairie Bloud et Barral, Paris, 1900.
2. Léontine Zanta, Psychologie du féminisme, 1922, cité par Geneviève Fraisse, "Droit naturel et question de l'origine dans la pensée féministe au XIXe siècle", dans Stratégies des femmes Tierce, Paris, 1984, p.377.

des droits égaux à ceux de l'homme"(3).

Plusieurs féministes partirent sous le postulat de l'oppression des femmes, ou de son asservissement. Ceci, sur une base générale, justifiait leur lutte. Des positions radicales furent prises; Le Combat féministe, par exemple, qui avait lancé la "guerre à Masculina, ce sexe vicieux et superstitieux", s'était engagé dans une lutte extrême en invitant les femmes à se battre franchement, parce que, affirme-t-on: "ce qui manque le plus à notre parti, c'est la combativité et le sens de la lutte..."(4)

Une féministe américaine du début du siècle exprima bien cette idée de lutte:

"Le féminisme est une arme de bataille pour la cause des femmes ... Une réaction contre la longue période de l'empire des hommes et contre la répression des femmes qui lui est conséquente... C'est le raz-de-marée de femmes en révolte contre des périodes d'oppression et d'endurance tragique"(5).

Egalité, lutte, combat: tant de mots qui viennent rendre compte du féminisme et de sa diversité. A l'époque, tout comme aujourd'hui, on avait saisi l'essentiel du féminisme. Claire Goldberg Moses, dans un livre récent,

3. La Fronde, 9 décembre 1897.

4. Le Combat féministe, no.1, 1913.

5. Mary S. Oppenheimer, "the Cry of a Feminist", dans New Review 1, march 1913, 412-14, cité par Mari Jo Buhle, Women and American Socialism, University of Illinois Press, Chicago, 1981, p.291.

cerne bien ce qu'a été et ce qu'est le féminisme:

"L'idéologie féministe est basée sur la reconnaissance du fait que les femmes constituent un groupe qui est à tort opprimé par les valeurs masculines et les institutions du pouvoir social, politique, culturel et familial contrôlées par les hommes. L'ultime vision du féminisme est révolutionnaire. Il exige la fin du patriarcat, qui est, la fin de la relation politique des sexes caractérisée par la domination des hommes et la subordination des femmes"(6).

Le féminisme ne saurait se définir par ses seules orientations. La diversité des intérêts, des tempéraments, des buts et des...modes, s'exprime ici comme ailleurs. Ce qui explique la diversité du mouvement.

Ainsi, tout féminisme, quels que soient son orientation et ses buts, a pour point de départ la conviction que les femmes, du seul fait de leur sexe, ont subi et subissent encore une forme quelconque "d'oppression" ou "d'exploitation". Le féminisme implique également - et surtout - l'élaboration d'un ensemble de théories et d'actions ayant pour but, d'une part, de retracer les origines historiques de cette "oppression" ou de cette "exploitation", d'en expliquer la nature, d'en dégager les manifestations et d'autre part, d'en dénoncer les instigateurs ressentis (les hommes, le "masculinisme", le "patriarcat"...). Par ailleurs, tout féminisme se

6. French Feminism in the 19th century, State University of New York Press, New York, 1984.

propose de présenter un programme, des revendications ou une utopie pour mettre fin à cette oppression. La mise en application de ce programme étant compris comme un pas vers la libération.

Ainsi donc, ce n'est pas telle ou telle intention ni l'adhésion à telle ou telle théorie, qui fait qu'un individu soit féministe ou non, mais bien la conviction que les femmes -en tant que sexe- sont d'une manière ou d'une autre opprimées, exploitées et le désir de mettre fin à cette oppression après en avoir examiné les causes, les origines et les manifestations. Etre féministe, ce n'est pas revendiquer une chose en particulier, mais la revendiquer au nom d'une conviction première: l'oppression des femmes.

#### La conspiration du silence

L'Histoire demeure une référence importante. Les féministes de tous les temps s'y sont constamment référées soit pour dénoncer certaines injustices, soit pour trouver des arguments qui viennent soutenir leurs thèses. Comme plusieurs avant elles, les féministes contemporaines dénoncèrent le fait que l'histoire officielle ait occulté le vécu des femmes ne s'occupant de préférence que de faits le plus souvent accomplis par des hommes. Selon

elles, il y aurait eu à un certain moment une conspiration du silence par laquelle les femmes n'étaient qu'absence dans cette histoire.

Jusqu'à tout récemment, certaines féministes croyaient qu'avant elles, les femmes n'avaient rien fait et que leur histoire n'était en fait qu'un gros trou noir, un néant. C'est sur ce postulat que naquit le féminisme des années 70, du moins en France. Un slogan à la mode à cette époque était: "libération des femmes, année 0". De plus, un des refrains d'une chanson du Mouvement de Libération des Femmes en France, le M.L.F., se chantait comme suit:

Nous qui sommes sans passé, les femmes,  
Nous qui n'avons pas d'histoire,  
Depuis la nuit des temps, les femmes,  
Nous sommes le continent noir.

Cette idée, s'était répandue dans divers milieux féministes. Mais aujourd'hui, on se rend bien compte de la duperie. Quoiqu'en pensent les militantes les plus dévouées, des féministes et des théoriciennes du féminisme ont également collaboré à la "conspiration du silence". Il a fallu que quelques unes viennent démontrer la fausseté dans ces propos. Ainsi, une "vieille" féministe crut bon de répondre à Elisabeth Badinter interviewée dans le Monde Dimanche: "Elle (Elisabeth Badinter) m'a semblé oublier, a-t-elle écrit, les pionnières du féminisme, en datant de

1960 le début des luttes des femmes". Marcelle Kreamer-Bach lui reproche d'avoir omis les "pionnières", les "Pichon-Landry, Avril de Sainte-Croix, Brunschwing qui étaient des chefs remarquables à la tête du Conseil National de l'Union Française pour le suffrage des femmes...C'était, ajoute-t-elle nostalgiquement, vers 1901, déjà"(7).

Depuis un certain nombre d'années de recherches, des études sur les femmes et le féminisme sont publiées et font découvrir un passé qui finalement ne laisse pas d'étonner. Les rayons des librairies et des bibliothèques sont désormais garnis d'études savantes et riches qui viennent mettre un peu plus de lumière sur ce qui constitue l'histoire des femmes et du féminisme. "Aujourd'hui, affirme Michelle Perrot, les femmes sont à l'ordre du jour, ... Des sociétés savantes leur consacrent des "journées d'études". Des revues très académiques publient sur leur histoire des articles, voire des numéros spéciaux. De vénérables collections (ainsi La vie quotidienne, chez Hachette) ont des titres "femmes". De nombreuses maisons d'éditions ont leur collection "femmes". Le genre biographique surtout fleurit. La télévision elle-même envisage une série de portraits des pionnières du féminisme"(8). Nous devons que nous

7. Marcelle Kreamer-Bach, "Pionnières", Monde Dimanche, 9 octobre 1983, p.II.

8. Préface, Une histoire des femmes est-elle possible?, Editions Rivages, Paris, 1984, p.10.

réjouir de cette "découverte" de l'histoire des femmes. On peut dès lors affirmer l'importance d'un regard historique pour la compréhension de tout mouvement politique et social: surtout lorsqu'il s'agit du féminisme.

Mais encore là! Rien n'est assuré...Vu par un esprit obnubilé par une idéologie ou par un système de pensée, l'histoire, ou du moins les éléments à l'étude peuvent s'en trouver la plupart du temps déformés. Il est très facile de dénigrer le passé au profit du présent.

Croire qu'il ait pu exister tout un mouvement féministe avant Simone de Beauvoir est une chose à toute fin pratique impossible pour certains. Simone de Beauvoir apparaît comme la pionnière du mouvement féministe des années 60 et 70, mouvement qui constituerait le début du féminisme pur et simple. Avant Simone de Beauvoir, rien.

Nous partirons quant à nous avec cette affirmation: un mouvement féministe existait au tournant du siècle et avait connu un développement remarquable... Ce qui avait exigé la création d'institutions et de journaux divers qui témoignent de son effervescence. Il avait au surplus de grandes représentantes qui développèrent une pensée féministe.

Certes, pourraient dire certains, nul doute que le féminisme ne date pas d'aujourd'hui et qu'effectivement il a pu exister au début du siècle. Mais, disent-ils, il a

quand même, eu ses limites: ses revendications furent avant tout juridiques et politiques. Le tournant du siècle, c'est l'ère des suffragètes, de la conquête du droit de vote. Françoise D'Eaubonne, leader bien connue du féminisme écologique français, parle en ces termes du mouvement des femmes du tournant du siècle:

"...le féminisme français était condamné à demeurer un mouvement minoritaire, clos, anecdotique; les "suffragettes" se mobilisaient sur un seul point: "la femme doit voter l'impôt qu'elle paie, la loi qu'elle suit"; le reste de la polémique, centré sur la notion abstraite "d'égalité", régulièrement confondue avec "identité", ne pouvait animer que des cercles d'études et agiter un petit nombre de petites-bourgeoises"(9).

Plus loin, elle ajoute:

"Mais en fixant sur l'objectif du suffrage, le féminisme proprement dit s'est réduit, pour de longues années, à un combat de détails qui perdait absolument de vue toutes les autres revendications engendrées par le sexisme"(10).

Françoise d'Eaubonne ne fut pas, tant sans faute, la seule à tenir de tels propos. Christine Delphy, militante et théoricienne notoire du féminisme matérialiste qui se développa dans les années 70 s'exprima de la même manière. Elle postule ainsi que "les premiers mouvements féministes de la fin du XIXe siècle et du début du XXe, écrit-elle, avaient lutté pour l'obtention des droits

9. Histoire et actualité du féminisme, Alain Moreau, Paris, 1972, p.138.

10. Ibidem, op.cit., p.151.

civiques et civils, droit de vote, droit au travail, capacité juridique"(11). Luttès, selon elle, qui vont à l'encontre de celles du féminisme contemporain dont les revendications seraient davantage axé sur le privé des femmes. Or, ceci ne nous semble pas rendre justice au mouvement dont parle Christine Delphy.

Donc, après avoir postulé l'existence d'un féminisme institutionnalisé, nous entendons, dans ce travail, montrer que le féminisme du tournant du siècle était beaucoup plus conscient des divers problèmes des femmes qu'on pourrait le croire. Nous voulons donc montrer que le féminisme dépassait les questions d'ordre légal .

Or, il nous semble juste d'émettre l'hypothèse d'une spécificité du féminisme; d'un féminisme, théorie proprement féminine, détachée des grands courants politiques; libéralisme et socialisme; d'un féminisme qui, théoriquement et pratiquement, n'existait que pour les femmes et venait répondre à leurs problèmes immédiats, qu'ils soient politiques, sociaux, juridiques ou tout simplement féminins; d'un féminisme, qui dans sa maturité outrepassé les questions purement politiques en s'attaquant, par exemple à l'avortement, au contrôle des naissances, à la maternité; bref, d'un féminisme fort

---

11. Christine Delphy, "Agriculture et travail domestique: la réponse de la bergère à Engels", Nouvelles questions féministes, printemps 83, p.4.

semblable finalement à celui que l'on connaît aujourd'hui. L'objectif principal de ce travail sera de démontrer l'existence d'une spécificité du féminisme au tournant du siècle c'est-à-dire de 1878 environ, date du premier Congrès international des droits des femmes, jusqu'au début de la Grande Guerre en 1914.

### Démarche et méthode

Il m'a semblé important de réfléchir sur le féminisme du tournant du siècle dans la mesure où il pourrait jeter la lumière sur celui d'aujourd'hui, en France ou ici au Canada. Nombre de féministes canadiennes se sont inspirées et s'inspirent encore des théoriciennes françaises, qu'il s'agisse de Simone de Beauvoir, du féminisme matérialiste de Christine Delphy et de Colette Guillaumin ou de l'écriture ~~Femme~~ d'Annie Leclerc ou d'Hélène Cixous.

Ce travail est avant tout une étude de textes et écrits des féministes ainsi que ceux des auteurs qui s'y arrêtaient. Il est basé sur le respect; respect de la pensée, respect de ces féministes peu importe leur tendance. Il n'est donc pas question ici, comme cela a été parfois le cas, de dénigrer les mouvements féministes antérieurs au profit de ceux d'aujourd'hui.

Le travail sera divisé en deux grandes sections. Dans

la première, notre approche sera plutôt descriptive. Nous nous pencherons d'abord sur les origines immédiates du mouvement féministe du tournant du siècle afin de mieux comprendre les conditions dans lesquelles il apparaît. Puis, nous nous concentrerons sur ce qui le caractérisa; ses courants, ses institutions, ses organes de presses. Ce qui nous amènera à examiner les positions sociales et politiques de certaines animatrices importantes du mouvement.

Le deuxième chapitre sera consacré à l'aspect théorique. Nous examinerons d'abord le féminisme libéral et les idées socialistes sur le féminisme. Ceci nous permettra d'analyser le féminisme par rapport aux courants politiques et c'est de cette manière que nous pourrons en cerner la spécificité. Ainsi, une fois cette réflexion effectuée, nous serons en mesure de dégager les grandes thèses du féminisme français au tournant du XXe siècle.

Premier chapitre

## A) Les origines immédiates

"Remettons les hommes dans leur chemin, et ne souffrons pas qu'avec leurs systèmes d'égalité et de liberté, avec leurs déclarations de droits, ils nous laissent dans l'état d'infériorité; disons vrai, l'esclavage, dans lequel ils nous maintiennent depuis si long-temps."

(Etrennes nationales des Dames, 30 novembre 1789, dans Cahiers des doléances des femmes, p.151)

Le féminisme du tournant du XXe siècle sera profondément marqué par celui qui le précède. Cela va de soi; aucun mouvement ne naît du hasard. Il sera également influencé par les grands courants de la pensée politique. C'est pourquoi, il nous apparaît important de porter un regard historique afin de mieux comprendre l'objet de ce travail et aussi de mieux saisir le féminisme dans son essence. Il faut donc retrouver ses origines immédiates qui se situent dès le XVIIe. Nous pourrions certes remonter plus loin encore, mais c'est à cette époque que l'on retrouve les véritables bases du féminisme moderne. Nous ne pourrions passer outre.

Ce qui caractérise la tendance du féminisme au XVIIe siècle, c'est l'instauration d'une réflexion sur les femmes basée non plus sur l'autorité des Ecritures, comme cela se faisait auparavant \*, mais sur l'observation des

---

\*. A l'exception de Christine de Pisan (1364-1430) qui, dans ses livres Le Trésor des Dames et La Cité des Dames, défend l'égalité des sexes et demande pour les femmes, une éducation pareille à celle des hommes.

faits. Le féminisme devient un objet de la raison. Il apparaît dépouillé de toute référence mystico-religieuse et se veut d'abord rationnel. Les écrits et les discussions sur ce sujet et dans cette perspective abondent. Rappelons nous ceux des Précieuses que Molière a si injustement ridiculisées.

Un penseur de l'époque se distinguera davantage pour l'originalité de sa théorie. Il s'agit de François Poulain de la Barre. Les historiens du féminisme tel Léon Abensour (1), s'accordent pour dire que son Traité sur l'égalité des sexes (1673) marque une date capitale dans l'histoire des idées féministes.

Né à Paris en 1647, diplômé d'un doctorat de la Sorbonne, ecclésiastique, François Poulain de la Barre apparaît d'emblée être rationaliste, du moins adopte-t-il les préceptes rationalistes de Descartes pour le développement de sa pensée. Son premier écrit intitulé "Doctrine des Protestants justifiée par le missel romain et par la raison (Genève, 1720)" traite de la question du protestantisme auquel il se convertit. Il alla, probablement après l'Edit de Nantes, s'établir à Genève où il se maria en 1690. François Poulain de la Barre publia 4 ouvrages sur les femmes:

---

1. La Femme et le Féminisme avant la Révolution, Editions E. Leroux, 1923, pp. XVII-XVIII.

Traité sur l'égalité des sexes(1673) ;

De l'Education des Dames(1674) ;

De l'Excellence des hommes contre l'égalité des sexes(1677)

; Réponse aux autorités de l'Ecriture Sainte(1690) .

Pour expliquer la situation de la femme, Poulain de la Barre s'en prend aux préjugés et à l'éducation en affirmant que l'esclavage de cette dernière n'est pas intrinsèquement naturel et qu'il est donc possible d'y remédier en changeant certains comportements sociaux. C'est la thèse culturaliste opposée à l'idée qui fait de la faiblesse des femmes et de leur infériorité une question de nature, une donnée biologique. Cette idée de Poulain de la Barre connut un succès certain au début du siècle puisqu'elle correspondait à une pensée bien répandue à cette époque. Elle permettait de croire à un avenir prometteur. On pensait que la situation d'esclavage de la femme, en étant un fait culturel, pouvait être changée. La thèse de Simone de Beauvoir se rapproche également de cette idée: à la rigueur, Poulain de la Barre aurait pu exprimer cette phrase désormais célèbre: "on ne naît pas femme, on le devient..." Il eut cependant la présence d'esprit d'affirmer que "l'esprit n'a point de sexe".

Après Poulain de la Barre, il faudra attendre

quelques temps pour trouver un féminisme qui sera davantage politique et qui réclamera, avant toute chose, des droits politiques pour la femme; un féminisme qui ne sera pas uniquement littéraire; un féminisme qui naquit des évènements politiques dont il subit l'influence. Avec l'élan révolutionnaire de la deuxième moitié du XVIIIe siècle et toutes les espérances de liberté, il est normal que la question des femmes ait été également débattue. Le XVIIIe siècle sera une ère politique importante et la venue d'un féminisme axé davantage sur les questions sociales et politiques.

Nombre de cahiers de doléances des femmes viennent le prouver. En ce sens, ces revendications offrent quelque chose d'inédit: elles affirment une aspiration des femmes à vouloir prendre part entière à cette nouvelle république qui s'installe avec force sous des assises libérales. Les hommes réclament des droits? Ils clament la liberté, l'égalité que l'ancien régime ne leur avait pas accordées? Les femmes ou du moins plusieurs femmes en feront de même en ce qui a trait plus spécifiquement à leur condition: des droits furent réclamés pour les femmes. Elles voulaient être égales à l'homme et jouir de la liberté individuelle et de tout le bonheur que celle-ci pourrait procurer.

L'une des illustrations les plus remarquables à cet

égard est sans nul doute le texte de la grande dame que fut Olympe de Gouges. Sans que son auteur l'ait voulu, il renferme à lui seul l'esprit qui motive ce qu'on appellera plus tard le féminisme libéral.

### Olympe de Gouges ou la genèse du féminisme libéral.

Née à Montauban, dans le sud de la France en 1748, mariée, puis veuve, Olympe vint s'établir à Paris en 1767. Elle mena une vie de courtisane et se rendit surtout célèbre par sa beauté. A trente ans toutefois, elle délaissa cette vie mondaine et se consacra à l'écriture. A partir de ce moment, elle se mit à fréquenter des cercles littéraires et philosophiques. Elle est l'auteur de nombreux romans et pièces de théâtre. C'est en 1788 qu'elle publia son premier écrit politique intitulé: Lettre au peuple, ou Projet d'une caisse patriotique, par une citoyenne. La question sociale toucha beaucoup Olympe. Elle dénonça nombre d'injustices et proposa maintes solutions aux maux sociaux. Elle se pencha donc sur plusieurs questions et lutta notamment contre la pauvreté. De plus, elle a longtemps souhaité l'abolition de l'esclavage. La Déclaration des Droits de la Citoyenne se situe dans cette logique. C'est ce texte du reste qui fit connaître le plus Olympe de Gouges. Il constitue un

autre moment important du féminisme français.

Calquée sur le modèle de la Déclaration des Droits de l'Homme, cette déclaration n'est ni plus ni moins qu'une féminisation de la première. Il n'est aucunement dans l'intention d'Olympe de Gouges, malgré ses penchants monarchiques, d'abattre les bases républicaines ni les préceptes qui les soutiennent. Au contraire, elle se plaint de ce que la Révolution ait écarté la femme de toute activité politique. Olympe ira jusqu'à dire que le pouvoir des femmes sous l'ancien Régime était, quoiqu'il caché, considérable. Elle stipule à cet égard que: "Le gouvernement français, surtout, a dépendu, pendant des siècles, de l'administration nocturne des femmes". Puis elle poursuit:

"Le cabinet n'avait point de secret pour leur indiscretion; ambassade, commandement, ministère, présidence, pontificat, cardinalat; enfin tout ce qui caractérise la sottise des hommes (sic), profane et sacrée, tout a été soumis à la capacité et à l'ambition de ce sexe autrefois méprisable et respecté, et depuis la révolution, respectable et méprisé"(2).

Pour Olympe de Gouges, la femme est un être oublié dans cette nouvelle république. Avec "l'effondrement" de la monarchie, la femme a perdu son empire: "Dans les siècles de corruption, déclare Olympe, vous n'avez régné

2. "La Déclaration des Droits de la Citoyenne", dans Cahiers des doléances des femmes en 1789, Des Femmes, 1981, p.215.

que sur la faiblesse des hommes; que vous reste-t-il donc? Pas grand chose, sinon rien répondrait-elle. C'est donc ici que sa déclaration prend tout son sens. Elle entend donc, dans un ton n'excluant pas le radicalisme, rendre justice aux femmes.

"Les hommes naissent libres et égaux en droits", lit-on dans l'article premier de la Déclaration des Droits de l'Homme? Et bien, pour Olympe, la "Femme naît libre (art.1) et demeure égale à l'homme en droits". En d'autres termes, la femme est, au même titre que l'homme, une citoyenne libre que les lois républicaines ne devront épargner. Dans l'article II; Olympe spécifie qu'à l'instar de tout citoyen, la femme jouit également des mêmes droits naturels qui sont: la liberté, la propriété, la sûreté et la résistance à l'oppression (Olympe écrit "et surtout la résistance à l'oppression"). Conséquemment, pour elle, la Nation devient: "la réunion de la Femme et de l'Homme" (art.III).

De cette réunion ainsi instituée, émane la volonté générale (à bien des égards, Olympe est une admiratrice inconditionnelle de Jean-Jacques Rousseau) dont la loi, conformément à la Déclaration des Droits de l'Homme, est l'expression. Etant égaux, selon la logique d'Olympe, "toutes les Citoyennes (elle prend soin de bien spécifier) et Citoyens doivent concourir personnellement, ou par leur

représentant, à sa formation (celle de la loi) (art.VI).

Ainsi, précise-t-elle encore, la loi doit être la même pour tous:

"...toutes les citoyennes et tous les citoyens, étant égaux à ses yeux, doivent être également admissibles à toutes dignités, places et emplois publics, selon leurs capacités, et sans autres distinctions que celles de leur vertus et de leurs talents" (art.VI).

Autrement dit, devant la loi, devant les institutions publiques et politiques, il ne devrait y avoir de discrimination sexuelle.

Ainsi donc, égale à l'homme devant la loi, la femme devra obéir à celle-ci et, selon le cas, subir son jugement. Il ne doit y avoir aucune excuse. Olympe souligne là-dessus que "toute femme étant déclarée coupable, toute rigueur est exercée par la loi" (IX).

Selon les vœux d'Olympe, les femmes pourraient utiliser le système judiciaire à leur avantage. Ici, elle introduit une revendication qui deviendra une des pierres angulaires du féminisme du début du siècle: la reconnaissance de la paternité et conséquemment, la recherche de la paternité. Elle écrit à ce sujet:

"Toute citoyenne peut donc dire librement, je suis la mère d'un enfant qui vous appartient sans qu'un préjugé barbare la force à dissimuler la vérité."

Finalement, Olympe déclare dans une phrase qui

deviendra célèbre: "la femme a le droit de monter sur l'échafaud; elle doit avoir également celui de monter à la tribune."(art.X).

Vingt jours après, elle montera sur l'échafaud. Le Moniteur écrira à son sujet: "Elle voulut être homme d'Etat et il semble que la loi ait puni cette conspiratrice d'avoir oublié les vertus qui conviennent à son sexe"(3). Ce ne sera pas le seul tort que la Révolution aura fait à des femmes.

En 1793, les Jacobins prononcèrent un interdit contre l'existence des clubs de femmes créés auparavant. Les femmes flouées par la Révolution, dépourvues de droits politiques, devront attendre longtemps avant de pouvoir en jouir. Mais cette déclaration demeure un document capital car, en proposant de cette manière les revendications pour la liberté des femmes dans des cadres libéraux, en privilégiant les droits et l'égalité individuels, Olympe de Gouges permet de faire comprendre l'essence du féminisme libéral dont on retrouve des séquelles encore aujourd'hui.

3. Le Moniteur, no. 59, 29 brumaire, l'An 2 (mardi 19 novembre 1793), article anonyme.

## Le féminisme à tendance socialiste

Il ne serait donc pas faux d'affirmer que le féminisme moderne doit beaucoup aux idées politiques de la période révolutionnaire. Chose intéressante toutefois, le terme "féminisme" serait, selon la légende, attribué à Charles Fourier, un socialiste, qui dans sa pensée sociale et politique, a réservé une large place aux femmes. En fait, l'essence de son socialisme est la libération des passions, libération qui doit d'abord commencer par celle de la femme.

Ces idées d'émancipation de la femme furent également propagées par les disciples de Saint-Simon. En effet, dans la première moitié du XIXe siècle, les principaux promoteurs du féminisme furent des socialistes, en particulier des saint-simoniens: il lui donnèrent un souffle et un caractère nouveau car leur approche fut évidemment différente de l'approche individualiste d'Olympe de Gouges.

Les saint-simoniens remirent en cause non seulement l'ordre politique mais également l'institution familiale: en transformant la société, ils voulaient révolutionner les mœurs. Ils s'attaquaient à la morale. En prêchant un nouvel évangile, ils se faisaient les porte-paroles

d'une nouvelle foi, ils entendaient fragmenter la famille nucléaire traditionnelle afin de former une communauté. Certes, ils firent de l'égalité entre les hommes et les femmes un des principes fondamentaux de leur doctrine mais également, ils se prononcèrent en faveur du divorce et de l'union libre. Ils ne cherchaient pas uniquement à intégrer la femme dans la République: ils voulaient changer les principes même de la société en les basant sur la collectivité. Ils voulaient changer l'injustice d'une société bourgeoise basée sur des droits individuels, par une société communautaire qui, à leurs yeux, était plus juste.

Assurément, les saint-simoniens et les socialistes de l'époque vinrent rafraîchir le féminisme et donnèrent le coup d'envoi à une nouvelle génération de féministes. Il permit à des femmes de pouvoir militer en faveur de la libération de la femme. Ainsi, des femmes telles Eugénie Niboyet, Jeanne Deroin, Pauline Roland qui s'étaient jointes au saint-simonisme, poursuivirent leur lutte féministe après la dislocation de celui-ci. Sous la Seconde République, le féminisme sera fourlériste: Pierre Leroux, Cabet, Victor Considérant, socialistes notoires, se prononceront en faveur de l'émancipation des femmes.

Egalement, à la faveur des troubles de 48, une dizaine de Clubs féminins virent le jour. Le plus

important de ceux-ci fut sans doute le Club des femmes fondé par Eugénie Niboyet. Celle-ci brûlait, selon Théodore Joran, " de faire triompher le féminisme jusque dans la grammaire"(4) en se qualifiant de "rédacteuress en cheffe". Elle est la fondatrice du premier quotidien féministe rédigé uniquement par des femmes. Il eut, selon les termes de Léon Abensour, une "vie languissante", fort courte du reste car, faute d'argent, il s'éteignit en juin de la même année (5).

Les féministes créèrent plusieurs associations pour venir en aide aux femmes et aux ouvrières. L'Association des Vésuviennes sera sans doute la plus importante. Mais tout comme en 1793, les femmes verront bientôt jeter sur elles un interdit. La loi du 25 juillet 1848 est formelle: "les femmes ne pourront être membres d'aucun club ni y assister"(6). Ceci n'empêcha nullement Jeanne Deroin de se présenter, en 1849, comme candidate à l'Assemblée législative. Elle ne récolta au total que 15 voix (7).

Les féministes auront également des revendications précises. Plusieurs demanderont le rétablissement du divorce supprimé en 1814 mais qui sera rétabli en 1884; la recherche de la paternité; elles demanderont également

4. Théodore Joran, Le suffrage des femmes, Arthur Savète, Paris, p.105.

5. Léon Abensour, Le féminisme sous le règne de Louis-Philippe et en 1848, Plon, 1913, p.245.

6. Ibidem, op.cit., p.299.

7. Ibidem.

l'accès pour les femmes à une éducation supérieure; l'établissement de "garderies" ou crèches qui accueilleraient gratuitement les enfants des ouvrières pendant la journée; la révision du Code Civil, de l'article entre autres qui stipule que: "la femme doit être soumise à son mari"; elles revendiqueront le suffrage universel pour toutes les femmes; que les femmes puissent faire partie de la Chambre des représentants, qu'elles discutent les lois et même les établissent.

Une femme toutefois viendra marquer la première moitié du XIXe siècle pour son action sociale et politique. Préoccupée par plusieurs questions, Flora Tristan développera une pensée qui tiendra compte à la fois des ouvriers et des femmes lesquels constituaient à ses yeux, les deux "classes" les plus opprimées de la société. Ses efforts seront consacrés à leur émancipation respective. Flora Tristan est donc à la fois féministe et socialiste. Se pencher sur sa pensée permet de comprendre un aspect important du féminisme; le mariage entre femmes et prolétaires. Cette analogie connut ultérieurement une immense fortune et Flora Tristan apparaît d'emblée une de ses principaux défenseurs, peut-être la plus virulente.

Flora Tristan: "la prolétaire du prolétaire".

"...c'est Flora Tristan qui, la première, a énoncé ce postulat ("constitution des prolétaires en classe et en parti distinct") dans les termes employés ultérieurement par Marx. C'est elle qui, la première, a insisté sur la nécessité de "constituer la classe ouvrière" et de fonder une organisation de classe qui tient à la fois du syndicat et du parti politique, synthèse dont Marx n'a jamais cessé de souhaiter la réalisation, allant même jusqu'à subordonner l'activité du parti - activité qu'il voulait essentiellement éducative - à l'action autonome des syndicats - action qu'il voulait consciente du but historique. Et c'est, enfin, Flora Tristan qui, la première, a donné à son appel à l'union des travailleurs une portée universelle, en admettant dans l'Union ouvrière tous les prolétaires, sans distinction de nationalité ni de sexe"(8).

Flora Tristan naquit à Paris, d'un père péruvien, don Mariano de Tristan Moscoso, et d'une mère française, Anne-Pierre Laisnay. Elle se maria jeune et connut une union à ce point désastreuse qu'elle dut quitter le foyer conjugal. En 1834, elle commença son militantisme social, si l'on peut dire, en lançant l'idée de la formation d'une "société de secours pour les femmes étrangères". La même année, elle se rendit au Pérou où elle demeura pendant quelque temps. Elle raconta ce voyage dans un livre intitulé Pérégrinations d'une Paria publié en 1837. A cette époque également elle fit paraître deux

8. Maximilien Rubel, "Flora Tristan et Karl Marx", La Nef, Janvier 1946, n0.14.

pétitions; la première pour le rétablissement du divorce, datée de 1837 et la seconde, pour l'abolition de la peine de mort, datée de 1838. A partir de ce moment, les engagements sociaux de Flora Tristan ne firent que se multiplier.

En 1840, paraît Promenades dans Londres, dédié "aux classes ouvrières", résultat d'un voyage en Angleterre où la misère provoquée par la crise économique avait énormément touché Flora. Dès lors, elle se consacre à l'amélioration de la classe ouvrière. Ainsi, parallèlement à la publication de L'Union ouvrière, en 1843, Flora accentue ses contacts avec le monde ouvrier et notamment avec les principaux protagonistes du mouvement de l'époque. Elle prit connaissance du Livre de Compagnonnage d'Agricol Perdiguier et de celui de Pierre Moreau: De la réforme des abus du compagnonnage et de l'amélioration du sort des travailleurs, deux ouvrages importants du socialisme pré-marxiste. Egalement en 1843, elle entreprend son fameux tour de France avec l'intention de propager son idée d'union de tous les travailleurs. Flora mourut en 1844 sans jamais avoir terminé son oeuvre.

Féministe, certes, nous l'avons vu, ses idées d'émancipation de la femme sont toutefois fortement imprégnées du socialisme. Le génie de cette femme, c'est

d'avoir poursuivi une réflexion que les "utopistes" avant elle avaient entamée. Elle fit, nous l'avons mentionné plus tôt, dans une synthèse tout à fait remarquable un rapprochement dont la popularité fut immense: elle maria le prolétaire et la femme dans une union si parfaite que comparer la situation de ces deux "races" devint pour Flora, une chose allant de soi.

A ses yeux, la femme était "la prolétaire du prolétaire". Les prolétaires, après six milles ans d'esclavage, note Flora Tristan dans L'Union ouvrière, ont eu enfin, en 1789, une reconnaissance juridique: à partir de ce moment, ils purent jouir de leurs droits, ils étaient plèbe, ils devinrent peuple. Selon Flora, le 89 des femmes est à venir, et cela pour le plus grand bien de l'humanité.

A l'instar de Fourier, mais d'une manière un peu différente, Flora Tristan plaça au centre de son féminisme la femme. Ceci est compréhensible dans la mesure où pour que le sort de la classe ouvrière s'améliore, il faut d'abord que celui des ouvrières le soit. Comme le note Marguerite Thibert (9), alors que Charles Fourier voulait, de manière générale, changer la société entière, la cible de Flora Tristan sera plus spécifiquement la classe ouvrière. Pour que ce salut soit possible, il

9. "Féminisme et socialisme d'après Flora Tristan", dans Revue d'histoire économique et sociale, 9e année, 1921, p.133.

faudra que les travailleuses soient d'abord considérées: "dans la vie des ouvriers, affirme Flora, la femme est tout". "Elle est leur unique providence, précise-t-elle"(10). C'est la mère qui élève les enfants, c'est elle qui les éduque, leur montre le savoir vivre et leur inculque les valeurs. Or, si la mère est inculte, les enfants et par extention les ouvriers eux-mêmes le seront. Ils seront vulgaires et il ne sera guère surprenant de voir le mari humilier sa femme. Celle-ci répliquera se sentant avilie. Il se créera alors des dissensions au sein même du mariage. Le mari agira en maître, la femme deviendra sa "servante", sa "propriété", son "esclave", selon les mots de Flora Tristan.

Ainsi, le salut de la classe ouvrière réside dans l'élévation de la femme. La théoricienne érigeria cette dernière en véritable messie comme l'avait fait auparavant les saint-simoniens. Celle de Flora toutefois devra occuper non pas un fauteuil à côté d'un homme, en l'occurrence le Père des saint-simoniens, mais elle tiendra seule la tête du peloton qu'elle devra mener à la libération.

Pour Flora Tristan, l'obtention de droits politiques n'est pas un but en soi. Dans son esprit, il ne serait

10. L'Union ouvrière, Editions d'Histoire Sociale, Paris, 1967, p.51.

être l'unique moyen, il est tout au plus une étape. En proposant l'union ouvrière, Flora change radicalement les fondements de la société: ce n'est pas une société basée sur l'individualisme qu'elle propose, mais sur l'union, sur un regroupement, sur un socialisme. De plus, elle donnait à la classe ouvrière des moyens concrets d'action: "Il faut agir", avait-elle écrit dans L'Union ouvrière (11). Flora apparaît comme étant une transition entre le socialisme "utopique" et le socialisme "scientifique". Sa contribution au féminisme fut donc considérable.

Quoique succinct, ce parcours permet de se rendre compte que déjà bien avant la période qui nous préoccupe dans ce travail, une tradition féministe s'était installée cela, même avant l'usage courant du terme. De plus, il est possible de mieux comprendre l'influence des deux principaux courants de la pensée politique dans l'élaboration des théories féministes. En fait, elles se sont développées parallèlement à ceux-ci, et parfois il devient difficile de les dégager des théories politiques. Sans le socialisme, le féminisme de Flora Tristan ne peut être complet.

Il est également possible de mieux saisir les

---

11. Ibidem, op.cit., p.4.

fondements théoriques qui diffèrent dans les deux courants mentionnés ci-haut. Si l'un est avant tout préoccupé par le collectif, l'autre, est davantage individualiste. Le féminisme s'en trouvera nécessairement affecté. On peut affirmer dès maintenant que le féminisme libéral, développé dans un milieu bourgeois et républicain, sera donc basée avant tout sur une vision individualiste de la société et par le fait même de la femme. On a donc tendance à vouloir améliorer le sort de cette dernière dans une société républicaine sans en questionner les fondements. Ainsi, des femmes réclameront des droits politiques pour pouvoir participer entièrement à cette société libérale sans vouloir la détruire. En réclamant ou en féminisant de la sorte la Déclaration des Droits de l'Homme, par exemple, Olympe de Gouges entend faire reconnaître la femme comme citoyenne, comme individu. Elle veut au surplus en faire un individu libre, égale à l'homme. Or cette idée sera abondamment reprise par les féministes à venir.

B) Caractéristiques du féminisme français au tournant du XIXe siècle.

"La trouée féministe se fait de toutes parts et s'organise aussi méthodiquement que leur impatience le permet à nos "militantes". Toutes les forteresses masculines sont déjà abattues, sauf une; mais la seule qui reste encore debout et qui s'appelle la Constitution politique du pays, est sérieusement menacée. Quant à la famille, cette indispensable assise du soubassement social, elle est ébranlée jusque dans ses fondements."

(Théodore Joran, La trouée féministe, 1909)

Plusieurs observateurs et commentateurs ont rendu compte de l'effervescence et de la diversité du mouvement féministe français au tournant du XXe siècle. Selon Charles Turgeon, il était tentaculaire et s'étendait "à toutes les manifestations de la vie sociale", "touchait à tous les domaines de la pensée humaine, psychologie, pédagogie, droit, politique, morale, économie"(12).

Mme Barine, commentatrice du féminisme de l'époque, abonde dans le même sens: "Parmi tant de questions qui préparent la besogne au XXe siècle, écrit-elle, la "question féministe" sera l'une des plus fécondes en surprises et en divisions"(13). En Angleterre,

12. Charles Turgeon, Le féminisme français, Tome I, J.B. Sirey, Paris, 1902, p.434.

13. Arvède Barine, "La gauche féministe et le mariage", Revue des Deux Mondes, le juillet, 1896, p.106.

poursuit-elle, il a "pris une réelle importance. Il est devenu un large courant avec lequel le parlement est obligé de compter"(14).

Pour Max Turmann, le développement du féminisme, "est un des trois ou quatre grands faits sociaux qui marquent les premières années du XXe siècle. On peut le déplorer; on peut, au contraire, s'en réjouir, mais il nous apparaît difficile qu'on puisse le contester sérieusement"(15).

"Nous sommes en présence, écrit Charles Turgeon, d'un courant profond qui, se propageant de proche en proche et s'élargissant de pays en pays, pousse les jeunes filles et les jeunes femmes vers les sphères d'élection, - études scientifiques et carrières indépendantes, - jusque là réservées au sexe masculin" (...) "depuis quelque temps surtout, poursuit-il encore, il multiplie les conférences, les publications, les regroupements, les associations et les congrès" (16). Le féminisme, à la fin du XIXe siècle avait connu un développement remarquable.

Deux figures ont préparé ce développement qui, parallèlement à leur implication dans la vie politique, luttèrent en faveur des droits civiques de la femme. Il s'agit de Maria Desraimes et Léon Richer. Deux

14. Ibidem.

15. Initiatives féminines, Librairie Victor Lecoffre, Paris, 1913, p.1.

16. Le féminisme français, op.cit., p.4.

républicains invétérés qui créèrent d'importantes organisations de femmes dans lesquelles commencèrent à militer les féministes du tournant du siècle, telle Hubertine Auclert.

Comme le signale Odile Krakovitch, dans sa préface à Ce que veulent les femmes, le mérite de Maria Desraimes, c'est d'avoir sorti "le féminisme des salons pour le porter sur la voie publique"(17). C'est d'avoir cherché à organiser le mouvement et à unir les femmes. Car, poursuit Odile Krakovitch: "le mouvement féministe des dernières années du Second Empire (1852-1870) avait été marqué par des actions individuelles: celles de Jenny d'Héricourt et Juliette Lamber (18), contre les idées de Proudhon"(19). Maria Deraimes et Léon Richer vinrent rompre cet isolement en tentant de réunir les femmes. Le climat politique toutefois ne leur permit pas de s'exprimer aussi librement qu'ils auraient aimé le faire. Par exemple, ils durent changer le nom de "l'Association pour le droit des femmes" qu'ils créèrent en 1879, pour l'"Amélioration du sort des femmes". Le mot "droit" ayant été jugé trop radical...

La situation changera cependant. En 1877, les

17. Préface à Maria Deraimes, Ce que veulent les femmes, Syros, Paris, 1980, p.12.

18. Jenny d'Héricourt, La femme affranchie, Paris, 1869.  
Juliette Lamber, Les Idées anti-poudhroniennes, Paris, 1861.

19. Odile Krakovitch, op.cit., p.13.

républicains arrivent au pouvoir et prennent une série de mesures pour garantir les libertés humaines. Maria Deraismes et Léon Richer tireront avantage de cette ouverture. L'année suivante, ils organisent "le Premier congrès français international de droit des femmes" qui sera suivi par de nombreux autres.

En 1881, le gouvernement autorisa la liberté d'assemblée et la liberté de presse. Ce climat de tolérance allait être profitable aux féministes. Elles allaient pouvoir enfin imprimer leurs organes de presse sans devoir demander au préalable une autorisation. Le mouvement féministe prit alors de l'ampleur et s'organisa rapidement.

#### Tendances et protagonistes

Dès la fin du XIXe siècle, le féminisme se cristallise dans un grand nombre de fractions - "de petites chapelles", selon l'expression de Charles Turmann - souvent divergentes voire opposées. Aux yeux d'aucuns, "il manque de cohésion, d'entente, d'unité..." (20) Pour Mme Marya Chéliga: "Le tableau des nuances du féminisme répond assez exactement à celui des partis politiques à la Chambre sauf que la formation des partis féministes s'est

---

20. Le féminisme français, Tome 1, op.cit., p.97.

accomplie au rebours de ce que nous voyons ordinairement dans le milieu politique. Ainsi, il n'y avait, au début du mouvement féministe, que l'extrême-gauche des révolutionnaires qui voulaient bouleverser la société; puis sont venues les possibilistes, les modérées"(21).

Charles Turgeon, pour sa part, divise le féminisme de l'époque en trois grands courants: au centre, "le féminisme indépendant", à droite, "le féminisme chrétien", à gauche, "le féminisme révolutionnaire". Ainsi, ajoute-t-il, "le féminisme français va du conservatisme religieux à la révolte la plus osée, en passant par le progressisme bourgeois et le radicalisme libre-penseur"(22). Le féminisme, conclut-il, n'est plus le "roman aventureux de quelques individualités retentissantes; il tend à devenir un mouvement collectif..."(23)

La première "phalange" est "autonome". Il faut entendre par là qu'elle est hostile à toute affiliation politique ou religieuse: elle veut être elle-même, s'appartenir en évitant toute compromission. Elle se considère "comme une force autonome animée d'un mouvement propre." Ses membres se recrutent dans "un milieu plus élevé et plus instruit"(24).

21. Revue encyclopédique, 28 nov. 1896, cité par Turmann, Initiatives féminines, op.cit., p.10.

22. Le féminisme français, Tome I, op.cit., p.95.

23. Ibidem.

24. Ibidem, op.cit., pp.75-76.

C'est selon Turgeon, le "pur", le "vrai féminisme", celui qui s'efforce de soustraire sa cause à l'action absorbante du socialisme"(25). Celles qui y adhéraient étaient, selon lui, des "professionnelles du féminisme", de "franches révoltées" qui firent de leurs revendications une "question de sexe", indépendante des questions ouvrières ou confessionnelles. Conséquemment, elles refuseront le concept de "lutte de classes" des socialistes car pour elles, il n'y a qu'une lutte, celle qui existe entre les sexes. A leurs yeux, qu'une femme soit pauvre ou riche, elle est assujettie aux mêmes lois tyranniques imposées par des hommes, et est victime du "masculinisme". Pour Marya Cheliga, malgré sa bonne volonté, le socialiste, "conserve ses velléités despotiques, surtout envers sa femme..." Quoi qu'ils fassent, les hommes restent des "patrons" c'est-à-dire, les exploités naturels des femmes. Les revendications de son sexe ne se bornant pas à l'économique, poursuit Mme Cheliga, le mouvement féministe ne saurait être un épisode de la lutte des classes"(26). Ainsi, "bien que lié indissolublement à la question sociale, le féminisme ne doit être confondu avec le mouvement socialiste ni subordonné à ses différentes écoles"(27).

25. Ibidem, op.cit., p.75.

26. Revue encyclopédique, 28 novembre 1896, p. 825, cité par Charles Turgeon, Tome I, op.cit., p.10.

27. Ibidem.

C'est dans ce courant que militèrent, à différents degrés; les Hubertine Auclert dont la lutte s'orientera davantage vers l'obtention de droits politiques; Nelly Roussel qui traita, nous le verrons plus loin, de la maternité d'une manière particulière; Madeleine Pelletier, la plus virile peut-être des féministes car, elle refusait de porter des vêtements féminins. Madeleine Pelletier s'attardera sur la sexualité et notamment sur l'avortement; Hélène Brion militera dans le mouvement syndical et pacifiste mais ne dérogera jamais de la lutte féministe; Marguerite Durand, fondatrice de La Fronde; notons encore Marie Pognon qui se fit remarquer pour ses écrits et ses talents d'oratrices; Arria ly, fondatrice du Combat féministe, etc... Elles professèrent toutes, selon une expression utilisée, le féminisme "intégral"(28).

Ce courant connut bien sûr ses détracteurs qui se recrutèrent pour la plupart chez les féministes socialistes. Ces dernières refusant la "lutte des sexes", déclarèrent qu'"entre les hommes et les femmes de la classe prolétarienne, il ne peut y avoir d'antagonisme"(29). Aux yeux de ces "féministes", l'avancement de certaines femmes n'a pas d'importance véritable puisqu'il:

28. Charles Turgeon, Ibidem, op. cit., p.34.

29. La Femme socialiste, janvier 1901  
cité par Jean Rabaut, Histoire des féministes français,  
Stock, Paris, 1978, p.196.

"N'améliore en rien la situation des filles de la classe prolétarienne qui, devant souffrir de bonne heure sont, exploitées par la petite, la grande et la moyenne bourgeoisie"(30).

En fait, une bonne partie du désaccord entre les diverses fractions vient de là: l'ouvrier est-il solidaire de l'ouvrière? Ou bien est-il, comme tous les autres, maître de sa femme? Y a-t-il une lutte de classes entre les sexes ou une lutte de classes?

Ces questions alimentèrent un débat qui passionnèrent plusieurs. Louise Saumoneau, en 1913, engagea une polémique dans les pages de La Femme socialiste et dans L'Equité avec Hélène Brion. Louise Saumoneau, comme plusieurs socialistes, ne faisait aucune nuances entre les diverses féministes qui s'opposaient à elle: elles étaient toutes (qu'elles se disent "chrétiennes", "intégrales" ou "autonomes"), sans exception des bourgeoises(31). Suzanne Lacore, pour sa part, était d'avis que l'unique façon pour les "féministes bourgeoises" d'aider les femmes, était de désertier les rangs de leur classe et de se joindre au parti socialiste. Il faut de plus que celui-ci demeure homogène et compte le moins de groupements féminins possible(32). Nous

30. La Femme Socialiste, 1 avril 1914; cité par Jean Rabaut, Ibidem, op.cit., p.198.

31. Charles Sowerwine, Les femmes et le socialisme, Presse de la Fondation nationale des sciences politiques, Paris, 1978, p.156.

32. cité par Charles Sowerwine, Ibidem, op.cit., p.155.

reparlerons de ces disputes dans la deuxième partie de ce travail.

A ces querelles entre socialistes et "bourgeoises" vinrent se greffer les propos plus conservateurs des chrétiennes qui voulaient défendre la société et le mariage contre "les audaces révolutionnaires". Elles mettaient en garde contre le paganisme, et voulurent démontrer à toutes celles qui affichaient quelque sympathie pour les autres mouvements féministes, que ceux-ci étaient préjudiciables à l'honnêteté des moeurs, à la paix des ménages, et à la dignité de la femme. Leur féminisme, déclare Turgeon, était "assagi", "expurgé", "édulcoré", il était "un préservatif homéopathique", "vaccin inoffensif"(33). Ce féminisme chrétien s'exprimait dans La Femme, bulletin des protestantes dirigées par Sarah Monod et dans le Féminisme Chrétien, publication catholique animée par Mlle Marie Maugeret et Mme Marie Duclos. Cette dernière fut également la présidente de la Société des féministes chrétiennes. Elle aussi s'attaquera au féminisme "autonome":

"Le féminisme chrétien est l'adversaire résolu du féminisme libre-penseur. Si le XXe siècle doit être, comme on le pronostique, le siècle de la femme, il faut qu'il soit, par excellence, le siècle de la femme catholique"(34).

33. Le féminisme français, Tome I, op. cit. p.57.

34. Rapport de Mlle Maugeret sur la situation légale de la Femme envisagée au point de vue chrétien, mai 1900, pp. 142 et 148, cité par Charles Turgeon, Ibidem, op.ct., p.74..

Le but premier des chrétiennes est de "soustraire la femme du peuple aux utopies subversives et la détourner des révoltes sociales en l'attachant plus étroitement au foyer, en augmentant sa sécurité, en fortifiant sa dignité, en la confirmant dans son rôle de plus en plus respecté d'épouse et de mère"(35). En restant modérées dans leurs revendications les adeptes du "féminisme chrétien" espérèrent qu'il eut été plus facile de préserver les chrétiennes "de la contagion du féminisme aigu et délirant"(36).

Les protestantes furent plus nuancées. Guidées par Sarah Monod et son journal, La Femme, elles tentèrent de se dégager des influences confessionnelles "afin d'attirer autour du centre féministe les groupes de droite et de gauche"(37). C'était des femmes très instruites, érudites, pratiquant pour la plupart des professions libérales.

Ainsi donc, selon Turgeon, le féminisme français est "coupé en trois tronçons" qui auront beaucoup de peine à se rejoindre et à se ressouder, bien que de nombreux intérêts les rapprochent. D'autant plus que chacun de ces tronçons a la ferme conviction "d'incarner le vrai féminisme" ou du moins de donner la meilleure réponse aux problèmes de la femme.

35. Ibidem.

36. Ibidem.

37. Ibidem.

## Les organisations

Malgré toutes ces querelles, le mouvement devint une véritable institution et les groupements se multiplièrent. Des femmes et des hommes poursuivirent ainsi les efforts de Maria Deraismes et de Léon Richer. Comme nous l'avons mentionné, ils avaient inauguré en 1878, l'ère des grands congrès féministes internationaux qui se prolongea jusque dans les années 20. Hubertine Auclert, on s'en souvient, qui d'abord avait milité avec eux, ne pouvait accepter que ces derniers s'obstinent à refuser le droit de vote aux femmes. Ayant à l'esprit de promouvoir cette revendication, elle fonde, en 1883, la "Société pour le suffrage des femmes" dont le but était l'égalité parfaite des sexes devant la loi et les moeurs. A cet effet, le groupe composé d'hommes et de femmes, tint des conférences, fit circuler des pétitions, distribua des tracts, conseilla les femmes, chercha à les unir et les solidariser... Car, affirme Hubertine Auclert, "tant que les femmes resteront isolées, elles seront impuissantes pour lutter contre les lois et les préjugés qui les tyrannisent"(38).

Mme Vincent, une historienne qui "se plaît à

38. La Citoyenne, 19 mars 1882, p.122  
dans Hubertine Auclert, La Citoyenne,  
Syros, Paris, 1982.

reconstituer le rôle social que son sexe a joué dans le passé"(39) créa, en 1888, la société féministe "Egalité". Marya Cheliga fonda, pour sa part, "l'Union Universelle des femmes" avec l'objectif de "faire oeuvre de propagande fédéraliste entre tous les peuples"(40). En 1890, apparaît la "Ligue de l'affranchissement des femmes". La même année, Maria Martin et Eugénie Potonié-Pierre mirent en branle le groupe "Solidarité des femmes" que présideront successivement Caroline Kauffmann et Madeleine Pelletier. En janvier 1892, huit groupes féministes parisiens formèrent une Fédération française des sociétés féministes sous la direction d'Eugénie Potonié-Pierre qui regroupa ainsi: "l'Allaitement Maternel et le Refuge pour les femmes enceintes", "La Société pour l'amélioration du sort de la femme et la revendication de ses droits", "La Fédération de la libre pensée", "La Ligue française pour le droit des femmes", "La Ligue du bien public", "La Ligue pour la réforme du costume féminin et la liberté du costume", "Le patronage du 6e arrondissement", "L'Union universelle des femmes", "La Solidarité des femmes".

En 1896, la Revue féministe fait mention de la création de l'"Association pour l'étude des questions féministes". "Une société, affirme-t-on, dont le but est

39. Charles Turgeon, Le féminisme français,

Tome 1, op.cit., p.91.

40. Ibidem, op.cit., p.93.

de soumettre à une critique scientifique les questions relatives à la condition et à l'activité de la femme. "L'association se défend de discuter de questions religieuses. De même, elle affirme se placer en dehors des partis politiques"(41).

En 1903, Marie Guérin, une institutrice, lança le premier "Groupe féministe universitaire" qui sera suivi par une "Fédération féministe primaire de France et des colonies". A la même époque, à Paris, Mme Jeanne Deflou dirige un "Groupe français d'études féministes".

Dans un but plus politique, Mme Schmahl, créa en 1909 l'"Union française pour le suffrage des femmes" (dont nous avons fait mention en introduction). Les femmes socialistes se regroupèrent également, en 1899, Louise Saumoneau et Elisabeth Renaud fondèrent le "Groupe féministe socialiste" qui devint, selon Sowerwine, "bien plus un moyen de lutter contre les féministes bourgeoises qu'un mouvement positif par lui-même"(42).

41. La revue féministe, 1896, Tome II, p.103.

42. Les Femmes et le Socialisme, op.cit., p. 114.

## Les organes de diffusion

La presse occupa évidemment une place importante dans le mouvement féministe. Les divers journaux représentaient, outre les conférences, les tracts et les congrès, un moyen de diffusion extrêmement utilisé. Bien que certains de ces périodiques eurent plusieurs difficultés, d'autres connurent un succès évident. Ce fut le cas notamment de La Fronde.

La fondatrice de La Fronde, nous l'avons vu, est Marguerite Durand. Actrice à la Comédie française puis journaliste, elle fut conquise par le féminisme lors du congrès de Paris de 1896. Elle s'y était rendue pour Le Figaro, afin d'y trouver quelque sujet de boutades susceptibles de divertir le lecteur. Toutefois, loin de trouver chez les participantes matière à se gausser, elle fut immédiatement séduite par leur véhémence et se convertit à leur cause.

L'année suivante, elle fonda La Fronde, qui en peu de temps allait devenir le symbole de la volonté et de la ténacité des femmes. Comme l'écrit Nelly Roussel: "La Fronde quotidienne, dirigée, administrée, rédigée, imprimée exclusivement par des femmes (...) s'est mise au premier rang de la presse quotidienne. Elle montre, conclut-elle, ce que peuvent l'initiative et la volonté

féminine"(43).

La Fronde connut un succès immédiat, tirant à plus de 200 000 exemplaires. Le journal se présenta en ces termes:

"Ce titre (La Fronde) est l'étiquette... d'un blâme pacifique, d'une subversion patiente et quotidienne de l'état social actuel qui infériorise du triple point de vue humain, civil, économique une moitié de la cité. Si la Fronde déclare la guerre, ce n'est pas à l'antagonisme masculin mais aux tyrans qui s'appellent: abus, préjugés, codes caducs, lois arbitraires. Elle ne cherche pour la femme aucun triomphe sur l'homme ni le pouvoir despotique par la ruse, ni l'identité des sexes. Elle réclame l'égalité des droits. Le développement sans entraves des facultés de la femme, la responsabilité consciente de ses actes, une place de créature libre dans la société"(44).

La notoriété de ce journal fut telle qu'il hérita de l'appellation, Le Temps (ancêtre du Monde) en jupons. C'est un journal sérieux qui n'est pas seulement qu'un organe de propagande. Pour cela, il est peut-être unique dans toute l'histoire du féminisme français. D'autant plus que La Fronde parut quotidiennement de 1897 jusqu'en 1903. Ce qui exigea un travail assidu. L'information et les rubriques sont de qualité: on y retrouve des articles sur la condition des femmes aux différentes périodes de l'histoire; les idées de penseurs et d'écrivains sur les femmes; une chronique boursière.

43. Nelly Roussel, L'éternelle sacrifiée, Editions Syros, Paris, 1979, p.105..

44. La Fronde, no.1, 9 décembre, 1897.

Chaque jour apparaissait un supplément dont le sujet variait quotidiennement: on consacra le lundi aux correspondances étrangères, le mardi aux chaînes mutuelles et aux services sociaux, le mercredi aux nouvelles découvertes scientifiques et au "spiritualisme", le jeudi, aux sports, le vendredi, aux recettes pratiques d'économie domestique, le samedi aux problèmes de l'enseignement, le dimanche, au courrier.

La Fronde, comme le mentionne Evelyne Sullerot, fut le "journal des premières", "premières femmes journalistes admises dans les associations professionnelles de rédacteurs de journaux"(45), premières invitées aux cérémonies officielles comme journalistes. Il fut l'occasion pour certaines de faire une brillante carrière journalistique comme ce fut le cas de la "grande" Séverine, élue par pébiscite "Princesse des lettres", première femme à être rédactrice en chef d'un journal: Le Cri du Peuple.

Selon Charles Turgeon, La Fronde a été le "centre de ralliement" du "féminisme militant et lettré". "C'est là, poursuit-il, que se concertent les coups terribles destinés à libérer la femme française des liens qui l'oppriment (46). Pour Jules Bois, La Fronde "est unique dans le monde entier. Ce pamphlet journalier représente la

45. La presse féminine, Armand Colin, Paris, 1966, p.40.

46. Le Féminisme Français, Tome I, op.cit., pp. 110-111.

conscience hardie et mouvante de l'émancipation"(47).

La Fronde se prononça également sur certaines questions politiques: concernant l'affaire Dreyfus, elle prit position en faveur du condamné. C'est grâce à une campagne orchestrée par ses journalistes que Madeleine Pelletier put être reçue à l'examen de service civil. Mais ce ne fut pas l'unique cause qui préoccupa les "frondeuses": Marguerite Durand créa plusieurs syndicats qu'elle subventionna; celui des fleuristes-plumassières, des sténodactylos, des sages-femmes et celui des femmes typographes(48). La Fronde en vint même à appuyer les tailleurs et les couturières lors de leur grève de l'hiver 1901 (49). Le journal assura ses lectrices que la grève méritait sympathie, "qu'elle était conduite non pas par des "meneurs", mais par d'"honnêtes ouvriers"(50). De plus, Selon Charles Sowerwine, pendant la durée d'un mois et cela tous les jours, La Fronde s'entretint de la grève en première page. Alors, "socialiste", ce journal? Bien qu'on y ait vu un journal radical, il semble que La Fronde ait été plutôt un journal éclectique dont la grande liberté d'esprit rendait difficile tout étiquetage:

"Jugée trop bourgeoise par les socialistes, trop

47. Le Figaro, 6 sept. 1900.

48. Jean Rabaut, Les féministes français, op.cit., p.231.

49. Charles Sowerwine, Les femmes et le socialisme, op.cit., p.96.

50. Ibidem, op.cit., p.97.

révolutionnaire par les bourgeois, trop sérieuse par les Parisiens, trop parisienne pour la province"(51).

Mais au fond, le quotidien demeure essentiellement féministe. Malheureusement, La Fronde ne survécut pas à la Grande Guerre et même si elle reprit la publication après cette dernière, elle dut fermer ses portes aussitôt. N'empêche que le travail accompli par ce journal fut immense et notamment obtint des résultats. Enfin, il faut souligner que sans le mouvement féministe et son importance surtout, ce quotidien n'aurait pu survivre. C'était comme si son existence répondait à un besoin.

La Fronde ne fut pas - tant s'en faut - le seul organe des féministes françaises. Chacune des factions avait sa publication. Le féminisme indépendant et libre-penseur s'exprimait principalement dans La Citoyenne d'Hubertine Auclert. On retrouve dans ce journal des articles traitant des questions juridiques, sociales, littéraires... Dans les premiers numéros du périodique paraissait une rubrique: "Les femmes de l'histoire" pour rompre, ce qu'Hubertine appelait, "la conspiration du silence". On y vit tour à tour des articles sur Hypatie, Madame Beecher-Stove, Lucille Desmoulin, Lady Montagu, etc. On y retrouvait également des

51. La Fronde, 1er octobre 1903.

reproductions de lettres d'Hubertine envoyées à diverses autorités, des renseignements concernant le mouvement des femmes (conférences, réunions et autres), des informations sur la condition des femmes et sur le féminisme de divers pays.

Outre La Citoyenne, on retrouve également La Suffragiste de Madeleine Pellatier. Malgré son titre, ce journal ne se limite pas à la seule revendication du droit de vote. On y retrouve des articles sur l'avortement, l'habillement, la violence, la participation ou l'exclusion des groupes révolutionnaires, sur le salaire minimum pour le travail ménager... Enfin, L'Almanach Féministe de Mme Cheliga et Le Combat féministe dont la directrice était Arria ly viennent compléter la liste.

Les Socialistes se faisaient entendre dans La Femme Socialiste, L'Équité, L'Harmonie Sociale ... Les chrétiennes, dans La Femme, publiée par Sarah Monod et Le Féminisme Chrétien, publication catholique dirigée par Marie Maugeret et Marie du Clos. Mentionnons également: L'Avant-courrière, plutôt modérée, fondée en 1893 par Mme Jeanne Schmahl, Le Journal des Femmes dirigée par Maria Martin; La Revue féministe de Mme Clotilde Dissard qui parut du mois d'octobre 1895 au mois d'avril 1897; La Femme affranchie; Le Cri des femmes

"pour la paix, pour le vote politique des femmes, contre l'alcool, contre la traite des blanches". Ajoutons à cette liste, qui n'a pas - on s'en doute - la prétention d'être exhaustive, L'Entente (fondée en 1905), publication à laquelle collaborèrent Caroline Kauffmann, Odette Laguerre, Nelly Roussel...., La Ligue, spécialisée dans les questions juridiques, fut fondée par Marie Popelin, doctoresse en Droit de l'Université de Bruxelles, et enfin, La Française journal conservateur.

#### Les positions sociales et politiques

Il va de soi que les revendications sont nombreuses et touchèrent plusieurs aspects. On s'aperçoit très vite qu'elles dépassent le suffrage des femmes même si cette question fut importante: "La conquête du bulletin de vote n'est donc pas tout le féminisme", nous dit Nelly Roussel, "bien loin de là; elle n'est qu'une clé, qui nous permettra d'ouvrir les portes, pour faire entrer à larges flots le grand air des prisons"(52).

Certaines féministes pensaient que le vote des femmes

52. Cité par Maïté Albítsur et Daniel Armogathe, Préface, Nelly Roussel, L'éternelle sacrifiée, op.cit., p.23.

allaient améliorer nécessairement la société. C'était l'opinion d'Hélène Brion. Pour elle, la participation féminine à la vie politique précipiterait "dans le monde politique une force nouvelle d'une puissance inconnue, d'un enthousiasme et d'une foi illimitée qui peut être capable à elle seule de changer, d'assainir, de purifier, et de renouveler le vieux monde, en lui épargnant les horreurs et les crises de l'heure actuelle (53). Hélène Brion ne fut pas la seule à être de cet avis. Plusieurs militantes se montrèrent du reste antimilitaristes et animèrent d'importants mouvements pacifistes. "La femme, affirme Hubertine Auclert, "ne conduirait pas la nation française à la guerre comme on conduit un troupeau de bétail à l'abattoir"(54).

Ainsi, selon les diverses tendances, le féminisme aborda plusieurs questions. D'abord, les féministes dénonçaient l'"horrible situation" de la femme (l'"éternelle sacrifiée" selon Nelly Roussel; "l'opprimée parmi les opprimés", selon Hubertine Auclert; l'"objet de désir", selon Madeleine Pelletier) dans le foyer conjugal et s'en prenait au code civil qui lui accordait peu de droits. Marie Pognon, présidente de la "Ligue Française pour le Droit des femmes", déclara à cet effet: "...Nous

53. Hélène Brion, La voie féministe, Editions Syros, Paris, 1978, p.93.

54. La Citoyenne, avril 1881, cité par Jean Rabaut Histoire des féministes français, op.cit., p. 176.

qu'elle ouvre "pour toute l'humanité entière, une ère nouvelle de paix, d'amour et de beauté"(58)! A cet effet, le féminisme revendiquait: "l'ouverture des carrières, les droits civils et politiques, l'égalité des deux sexes devant la loi et la morale, indépendance absolue de la femme"(59). Marya Cheliga exprima à sa manière les buts du féminisme: "Nous, femmes, nous réclamons la liberté, en tant qu'être humain, nous voulons la suppression de certains articles du Code...Nous demandons aussi à avoir la libre disposition de notre gain et de notre bien, car, quoique mariées, nous ne voulons pas être esclaves à notre propre foyer. Nous réclamons le salaire égal au travail égal...(60)" Le Combat féministe aura également une idée précise sur la question: "Nous bataillerons pour la conquête des droits et des libertés de la femme; nous lutterons contre tout ce qui, dans la vie sociale, dans les codes et dans les religions l'annihile et l'amointrit comme femme, comme citoyenne, comme mère et comme épouse et nous combattons sans merci tous ceux et toutes celles ... qui, de tout temps, et dans tout l'univers, ont asservi le sexe féminin."(61)

58. Nelly Roussel, L'éternelle sacrifiée, op.cit., p.41.

59. Mme Arvède Barine, "La gauche féministe et le mariage", op.cit., p.131.

60. Marya Cheliga avait une chronique intitulée: "Le droit à la liberté" La Revue féministe, 1895, numéro 1, p.9.

61. Le Combat féministe, no. 1, 1913.

2

Certaines tendances du féminisme au tournant du siècle réclamèrent une juste considération du travail ménager. Nombreuses seront les féministes qui abonderont dans ce sens. Comme l'écrit Charles Turgeon "plusieurs Cercles d'études féministes" se sont penchés sur la question et ont mis à l'ordre du jour de leurs délibérations "l'évaluation par la loi et la rémunération par le mari des travaux domestiques de la femme." "Il ne s'agit plus, précise l'auteur, de garantir à celle-ci les gains qu'elle réalise en dehors du ménage, mais de lui assurer le paiement des services ménagers qu'elle rend au père et aux enfants(62). Cette idée, conclut-il, est sans conteste, la "chose la plus neuve et la plus extravagante qui ait été proposée pour rajeunir et améliorer le mariage"(63)...

De même, au congrès féministe de Londres de 1899, "la question du salaire de la femme par le mari fut mise à l'ordre du jour". En 1900, la "Gauche féministe" introduit à son programme un article intitulé: "Evaluation du travail ménager de la femme". Evaluation qui devait être effectuée en prenant pour base "le taux des salaires professionnels"(64). Certaines féministes, tel Madeleine Pelletier, appelleront de leurs vœux la

---

62. Le féminisme français, Tome II, op.cit., p.158.

63. Ibidem.

64. Ibidem.

socialisation du travail domestique: "des services généraux de nettoyage, de ravaudage, écrit-elle, permettront dans de très larges proportions le travail dit ménager"(65).

Des féministes prôneront quant à elles, systématiquement la haine de l'homme. Comme le fera Arria Ly, directrice du journal Le Combat féministe. Madeleine Pelletier lui répondra dans une lettre: "le féminisme ne doit pas être un sentiment, lui dit-elle, mais une idée de la raison. Nous ne méprisons pas les hommes, nous ne les haïssons pas non plus, nous réclamons simplement nos droits"(66). La doctoresse Pelletier toutefois se dit en accord avec Arria Ly en ce qui à trait à la sexualité et à l'idée de virginité qu'elle propose. Cette idée qu'Arria Ly appelait la "virginité féminine militante" l'avait fait connaître dans les milieux féministes. Madeleine Pelletier explique que dans les conditions actuelles, les "relations sexuelles sont une source de diminution pour la femme qui est mariée et de mépris pour celle qui ne l'est pas"(67). Plusieurs féministes abonderont dans le sens de Madeleine Pelletier et verront également l'objectivation de la femme dans la sexualité.

65. Madeleine Pelletier, L'éducation féministe des filles, Editions Syros, Paris, 1981, p.77.

66. Lettre de Madeleine Pelletier à Arria Ly, 21 juin 1908, Dossier Madeleine Pelletier, Bibliothèque Marguerite Durand, Paris.

67. Ibidem.

Une phrase tirée du Combat féministe pourrait résumer le double front sur lequel s'étaient engagées plusieurs féministes: "...Pas de vie individuelle sans l'indépendance économique et pas de vie sociale sans les droits politiques"(68). Ainsi, les féministes, en plus de proclamer l'égalité des sexes, réclament des droits politiques, elles discuteront abondamment de son indépendance économique, elles s'interrogent sur la place de la femme dans la société, dans la famille, sur le sort de la femme dans ce qui la touche de près; sa sexualité.

Ainsi, une figure importante dominera le féminisme du XVIIe siècle; il s'agit de François Poulain de la Barre. Il faut toutefois relier les sources du féminisme moderne en France, aux événements politiques qui marquèrent le XVIIIe siècle. C'est à cette époque véritablement que les revendications d'ordre politique firent leur apparition. Si le XVIIIe siècle voit la naissance d'un féminisme libéral, la première moitié du XIXe siècle quant à elle sera marquée par l'apparition d'un féminisme socialiste.

A la fin du XIXe toutefois, avec l'instauration de la IIIe République, on assiste à la venue d'organisations féministes qui témoignent d'une recrudescence particulière du mouvement. Le mot même "féminisme" est passé dans les

---

68. Le Combat féministe, numéro 1, 1913.

habitudes. Le féminisme se féminise davantage et tente de s'imposer comme doctrine sociale d'émancipation. Qu'en est-il en ce qui a trait à la théorie? Que fut le féminisme théorique? C'est ce que nous verrons dans la partie qui suit.

Deuxième chapitre

## A) Le féminisme et les idéologies sociales et politiques

Il ne s'agit pas uniquement de décrire le mouvement féministe qui nous intéresse; encore faut-il le comprendre dans son essence. Cette partie sera donc consacrée à cette compréhension. Qu'ont retenu les féministes du libéralisme et du socialisme? Comment en ont-elles été imprégnées ou, au contraire, comment ont-elles voulu s'en dégager? Autant de questions auxquelles ce chapitre répond.

Nous pensons donc qu'analyser les assises théoriques permet de mieux faire ressortir sa spécificité.

### Le féminisme libéral

"L'anathème "féministes bourgeoises", souligne Christine Fauré (1), se retrouve trop fréquemment sous la plume socialiste pour que cet excès de langage ne retienne l'attention". Elle a raison. En France, la plupart des socialistes et les femmes socialistes se montrèrent d'une étroitesse d'esprit remarquable à l'égard de celles qui se disaient féministes, nous en parlerons plus loin. Il y eut certes des bourgeoises qui se donnèrent à la cause des femmes. Mais l'emploi de ce qualificatif sous la plume des

1. Christine Fauré, La démocratie sans les femmes, PUF, Paris, 1985, p.21.

socialistes lui confère une définition abusive qui est loin de rendre justice à plusieurs féministes. Nous aimons mieux parler de féminisme libéral car, bien que cette catégorisation fut loin de référer à une théorie cohérente, son utilisation aide à mieux comprendre les tendances du féminisme.

Féminisme libéral renvoie bien sûr à libéralisme. Le libéralisme, nous dit l'Encyclopedia Universalis de 1980, en plus d'être une doctrine économique, est une philosophie politique: "sa vision du monde lui commande d'aménager et de garantir la liberté de ceux qui vivent dans la cité." De plus, poursuit-on, "le libéralisme constitue une interprétation simultanée de l'homme et de la société qui fait de la liberté le point d'aboutissement d'une création continue..." Selon le Grand dictionnaire encyclopédique, le libéralisme est "une doctrine économique qui privilégie l'individu et sa liberté ainsi que le libre jeu des actions individuelles conduisant à l'intérêt général."

André Vachet pour sa part retient cette idée de vision du monde; une vision qui met davantage l'accent sur l'individu; "Le libéralisme écrit-il, se résume dans une tendance à privilégier les phénomènes individuels, privés, séculiers et historiques(2). En termes philosophiques, le

2. L'idéologie libérale, Editions Anthropos, Paris, 1973, p.18.

libéralisme justifierait le besoin d'autonomie de l'être humain. Ce dernier, selon M. Vachet serait, devant l'autorité sociale ce que Prométhée fut devant les Dieux. Le libéralisme deviendrait: "La rationalisation de l'indépendance des individus tenant à se protéger des pouvoirs"(3). Or, cette indépendance exprime un désir profond de liberté: "Il faudra considérer comme libérale, ajoute encore M. Vachet, toute manifestation rationnelle ou sociale qui pose la liberté comme principe ou fin de l'activité humaine ou de l'organisation sociale et politique"(4).

La notion de liberté est donc un élément essentiel du libéralisme. "Le libéralisme, nous dit Serge-Christophe Kolm, est la conception du bien dans la société qui fonde la justice sur la liberté"(5). Cela, d'autant plus qu'elle est le réquisit au bonheur individuel. La liberté est d'abord et avant tout une liberté individuelle. Tous les individus sont libres, ils le sont d'autant plus qu'ils naissent égaux. Penser l'égalité voire la proclamer, c'est prendre conscience de l'existence distincte de chaque individu. Comme l'écrit André Vachet: "L'individu devient égal à tout individu en ce qu'il est également libre à l'intérieur de la loi de l'Etat"(6).

3. Ibidem, op.cit., p. 20.

4. Ibidem, op.cit., p. 22.

5. Le contrat social libéral, PUF, Paris, 1985, p.14.

6. L'idéologie libérale, op.cit., p.216.

Cette liberté à "l'intérieur" de la loi de l'Etat" demeure un concept vide si pratiquement elle n'a pas une certaine garantie. L'esprit libéral appellera de ses vœux un système juridique qui sera cette garantie.

"La loi, écrit Hobhouse, bien sûr restreint l'individu; elle est donc opposée à sa liberté à un moment et une direction précis. Mais également, la loi empêche les autres de faire de lui ce qu'ils voudraient. Elle le libère de la peur des agressions arbitraires et de la coercition"(7). La loi et le système juridique sont indispensables, aux yeux d'un libéral, à l'établissement d'une société juste.

Le libéralisme défend donc un individu libre selon le droit naturel et que l'organisation sociale s'engagera à conserver comme tel. Pour cela, il faudra instituer un système juridique venant protéger l'individu et ses biens, système devant lequel tous les individus jouissent d'une même égalité.

L'histoire du libéralisme est en fait passionnante compte tenu de l'importance de ce dernier, des grands esprits qui le développèrent et des mouvements sociaux qu'il anima. Victor Hugo n'a-t-il pas fait dire à Gavroche: "C'est la faute à Voltaire, c'est la faute à Rousseau?" De nombreuses sociétés suivirent l'exemple de

---

7. Liberalism, Oxford University Press, Oxford, 1964, p.17.

la France en instituant les principes démocratiques libéraux et en les immortalisant dans une constitution qu'on a eu l'audace de nommer la "Déclaration des Droits de l'Homme". Ce qui constitue en fait une contradiction exemplaire. Comment est-ce possible de parler de liberté, d'égalité et d'en faire au surplus des droits naturels alors que le code civil inferiorise la femme en ne lui accordant aucun droit légitime?

C'est la question centrale du féminisme libéral. Ce dernier ne viendra aucunement questionner les principes fondamentaux du libéralisme. Au contraire. Dans ses diverses revendications, il les conservera. Il demandera une juste considération des femmes dans ces appels à la liberté et à l'égalité. Le féminisme libéral entend faire de la femme un individu libéral, ni plus ni moins.

Il suffit de se rappeler la Déclaration d'Olympe de Gouges. Les revendications qui seront élaborées ultérieurement (même celles d'aujourd'hui) et qui resteront dans la tradition libérale, n'iront pas beaucoup plus loin, du moins dans leur principe de base, que la "Déclaration des Droits de la Citoyenne". D'où non seulement l'originalité de ce texte mais également son importance historique.

Ainsi, le féminisme libéral réclamera les mêmes droits pour les femmes et les hommes sans remettre en

cause les fondements idéologiques de la société libérale. La femme doit être considérée comme un individu au même titre que l'homme et par ce fait, elle doit jouir des mêmes droits que lui. Pour se libérer, la femme doit passer par le même processus que l'homme. Sa liberté en tant qu'individu à part entière doit être protégée par la loi.

Concrètement, le féminisme libéral réclamera une égalité des sexes devant la loi, il se transforme en une série de réclamations de droits politiques et civils pour les femmes. Le droit de vote par exemple, deviendra une revendication libérale. Ce n'était donc pas tant le vote en soi qui prenait de l'importance, mais ce qu'il allait procurer aux femmes; une participation à la vie sociale, voire une existence sociale.

C'est dans cette optique que John Stuart Mill, au XIXe siècle, prendra la défense des femmes. Il démontra d'abord une estime pour les socialistes "utopiques" parce que ces derniers s'étaient affirmés en faveur de l'égalité des sexes:

"En proclamant l'égalité totale des hommes et des femmes et en annonçant un ordre de choses entièrement nouveau en ce qui concerne leurs relations mutuelles, les Saints-simoniens ainsi qu'Owen et Fourier ont mérité le souvenir reconnaissant des générations futures"(8).

8. Autobiography, p.1, cité par Marie-Françoise Cachin préface à John Stuart Mill, L'asservissement des femmes, Payot, Paris, 1975.

Mill demeure toutefois dans les limites libérales. Il défendra l'idée d'égalité dans un esprit purement libéral. Il avait longuement réfléchi sur la question de la femme lorsqu'il publia en 1869 son livre The Subjection of Women dans lequel il réitère nombre de positions qu'il avait déjà prises. Tout comme François Poulain de la Barre, Mill s'en prend aux préjugés, à l'opinion publique et à la coutume qu'il tient responsables de l'état d'asservissement des femmes. Il dénonce le mariage et réclame avec fermeté des droits politiques pour la femme et notamment le droit de vote. Ceci au nom d'une liberté humaine qui concerne également les femmes. En fait, cette question demeure au centre de sa pensée politique. Selon Marie-Françoise Cachin, le livre connut un succès certain. Les deux premiers tirages s'épuisèrent rapidement. Il fut traduit illico en allemand, en français et en Polonais. Si John Stuart Mill s'attaqua aux droits civiques et politiques des femmes, il ne souffle nul mot sur la sexualité. Pour cette raison, son essai comporte certaines limites.

## Féminisme et socialisme

En ce qui a trait aux moeurs et à la liberté sexuelle des femmes, les socialistes en commençant par les "utopistes", nous l'avons vu, iront beaucoup plus loin que la morale libérale et les valeurs bourgeoises. Leur vision du monde diffère à ce point de la vision libérale que la rencontre des deux devient difficile, voire impossible. A l'encontre du libéralisme, le socialisme fait prédominer l'ensemble de la société sur l'individu. Le socialisme est avant tout un collectivisme. Le Robert le définit ainsi:

"Doctrines d'organisation sociale qui entendent faire prévaloir l'intérêt, le bien général, sur les intérêts particuliers, au moyen d'une organisation concertée (opposé à libéralisme) organisation sociale qui tend aux mêmes buts, dans un souci de progrès social." >

Le socialisme se situerait à l'opposé du libéralisme. Les socialistes constatèrent nombre d'injustices engendrées par la société libérale et entendirent la renverser. Le socialisme connut un développement historique sans précédent. La question des femmes, nous l'avons vu, occupa dans ces diverses pensées une place importante. Du moins en ce qui a trait à ceux que Karl Marx appela les utopistes.

Les théoriciens du marxisme et du socialisme post-marxisme ne purent passer à côté de la question des

femmes. tant celle-ci avait pris une importance au siècle dernier. Ainsi, deux théoriciens allemands marquèrent le mouvement socialiste de la fin du XIXe siècle en publiant leurs conceptions sur le sujet. Leurs études connurent un succès mondial et leur importance fait en sorte qu'on ne saurait les négliger.

Le premier ouvrage fut écrit par le leader social démocrate allemand, Auguste Bebel. Sa fortune fut exceptionnelle: Il parut pour la première fois en 1879 sous le titre Die Frau und die Sozialismus; en 1913, à la mort de son auteur, il en était à sa 50e édition et avait été traduit en plus de 15 langues. Il eut une influence certaine sur nombre de féministes allemandes. Sa traduction en France fut quelque peu tardive: le livre paraît enfin en 1891 et reçut un écho favorable dans les milieux socialistes français mais, nous le verrons plus avant, fut loin d'être véritablement compris.

Dans son étude, Bebel fait remarquer que la majorité des femmes souffrent de deux oppressions: d'abord, d'une dépendance économique et sociale à l'égard de l'homme. Ensuite, (plus particulièrement les travailleuses) d'une dépendance économique, la même qui accable les travailleurs. De toute évidence, s'empresse d'ajouter Bebel: "toutes les femmes, sans égards à leur statut social ont intérêt - parce qu'étant le sexe qui, dans le

cours de l'histoire sociale a été opprimé, dirigé, souillé par les hommes - à changer cet état de faits, dans la mesure où celui-ci peut être changé en modifiant les lois et les institutions à l'intérieur du cadre social actuel"(9). Bebel est socialiste après tout et, bien que reconnaissant le bien-fondé des luttes pour les droits juridiques et politiques, il sera convaincu que "la solution de la question des femmes coïncide exactement avec celle de la question sociale"(10). Pour lui, les femmes doivent donc lutter "main dans la main" (cette image sera reprise abondamment) avec ceux qui croient que la question sociale en est une de "civilisation pour l'humanité entière". "Ceux là, nous dit Bebel, sont les socialistes, ce qui est la sociale démocratie" (11).

Bebel croit au matriarcat primitif et au pouvoir que les femmes détenaient à cette époque. A ses yeux, la situation d'oppression que vit la femme ne sera véritablement modifiée que dans la société future: la société socialiste. "La femme dans la société future, nous explique Bebel, est socialement et économiquement indépendante"(12). Elle reçoit la même éducation que l'homme et est tout à fait libre de choisir l'occupation

9. Woman under socialism, Schoken Books, New York, p.4.

10. Ibidem, op.cit., p.5.

11. Ibidem.

12. Ibidem, op.cit., p.344.

qui lui plaît: elle fait des études, elle est éducatrice, professeur, infirmière, se consacre à une science ou encore remplit des fonctions administratives. La femme est libre et tout à fait maîtresse d'elle-même.

Bebel est fier de nous dire que seul le Parti Social Démocrate allemand a inscrit dans son programme: "L'égalité complète de la femme et son émancipation de toute dépendance et oppression "(13). Ceci est d'autant plus important que l'émancipation de l'humanité entière dépend de l'égalité complète des sexes...Il n'est guère étonnant qu'avec une telle largesse d'esprit, les socialistes allemands gagnèrent à leur cause un grand nombre de femmes.

La plupart de ces thèmes seront également développés, quoique dans une optique matérialiste, dans L'Origine de la famille de Engels, ouvrage publié en 1884, traduit en France en 1893. L'étude de Engels est considérable. C'est par un historique de la famille qu'il tente de jeter la lumière sur la situation de la femme moderne. S'inspirant de Morgan, à la suite de Bachofen, de Bebel et des autres, Engels croit au matriarcat primitif. Il affirme que l'homme, parce qu'il était physiquement plus fort que la femme, prit graduellement la place que

---

13. Ibidem, op.cit., p.4.

celle-ci occupait. Il institua la filiation patrilinéaire fondée sur le pouvoir patriarcal et la propriété privée. Ceci fait donc suite au pouvoir matriarcal et au régime communal maternel. Engels qualifie ce renversement du droit maternel de "défaite historique du sexe féminin"(14). Pour lui, il ne fait plus de doute: "La famille conjugale moderne est fondée sur l'esclavage domestique"(15). "Dans la famille, nous dit-il encore, l'homme est le bourgeois, la femme joue le rôle du prolétariat"(16).

Engels considéra toutefois la nécessité de conquêtes des droits juridiques et politiques. A ses yeux, cette étape ferait ressortir la situation d'inégalité entre les hommes et les femmes; ceci permettrait donc de mieux la comprendre. Il affirme ainsi que:

"...Le caractère particulier de la prédominance de l'homme sur la femme dans la famille moderne, ainsi que la nécessité et la manière d'établir une véritable égalité sociale des deux sexes, ne se montreront en pleine lumière qu'une fois que l'homme et la femme auront juridiquement des droits absolument égaux "(17).

Pourtant, la plupart des femmes socialistes ne s'intéresseront pas à cette question du suffrage. Elles

14. L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat,  
Editions sociales, Paris, p.65.

15. Ibidem, op.cit., p.82.

16. Ibidem.

17. Ibidem. \*

relègueront la question des femmes au second plan. Celle du prolétariat devait primer avant tout. Elles parlaient en termes de classe et s'attardèrent d'abord sur le sort des ouvrières. Leur discours ne différait en aucune manière de celui des socialistes puisqu'elles en adoptaient les principes fondamentaux.

Jamais les socialistes français n'iront aussi loin qu'Engels. Selon Charles Sowerwine, ils comprirent mal et même contredirent les propos des Allemands. Jules Guesde, par exemple, à l'encontre de Engels, arrivera à croire que les efforts des féministes demeuraient vains: "La question des droits des femmes..., a-t-il déclaré, ne pourra être résolue qu'avec la question du travail par l'appropriation collective"(18). Jamais donc il ne pensera que le droit de vote pourrait être une étape dans l'émancipation des femmes. Il se ferma aux féministes.

#### Lutte de classes vs lutte de sexes

Ainsi donc, par crainte de s'écarter de l'orthodoxie marxiste, les socialistes préférèrent subordonner la lutte des sexes à celle des classes rejetant de cette manière les efforts des féministes.

Pour cette raison, le mouvement socialiste français,

18. L'Egalité, 28 juillet 1880, cité par Charles Sowerwine, Les femmes et le socialisme, op.cit., p.26.

comparativement au socialisme allemand par exemple, ne gagnera en sa faveur que très peu de femmes. En France, le Groupe des femmes socialistes, section féminine de la S.F.I.O. ne fut fondé qu'en 1913. De plus, de 1890 jusqu'en 1932, le nombre d'adhérentes au parti socialiste français se maintint à 2%, atteignant en 1913, le nombre de 1,000. Au même moment, outre-Rhin, le Parti Social Démocrate Allemand comptait 141,115 femmes, soit 14.4% des membres (19). Le mouvement connaîtra donc une poussée remarquable jusqu'en 1914. Selon Karen Honeycutt: "L'Allemagne fut le théâtre, avant 1914, du mouvement de femmes le plus grand, le mieux organisé, et le plus militant en termes de conscience de classes en Europe"(20).

Paul Lafargue (1842-1911), fondateur avec Jules Guesdes du Parti ouvrier français, ne pourra faire mieux. En 1904, il écrira certes une petite brochure sur la question des femmes mais restera foncièrement conservateur. Comme plusieurs socialistes français, il prit à son compte l'idée d'une société primitive matriarcale mais continua à faire de la maternité un devoir sacré: ce que plusieurs féministes françaises avaient d'ores et déjà remis en question et même rejeté.

19. Sowerwine, op.cit., p.149, voir également, Karen Honeycutt, "Socialism and Feminism in Imperial Germany" dans Signs 5, 1979-80, p.30.

20. Karen Honeycutt Ibidem.

Comme Annie Valette, qui travailla avec les socialistes, Paul Lafargue pensait que le travail salarié des femmes n'était qu'un accident de la société capitaliste; la véritable place des femmes est au foyer, affirme Lafargue, l'amour et la maternité leur sont dévolus. D'autant plus que:

"La maternité et l'amour permettront à la femme de reconquérir la position supérieure qu'elle occupait dans les sociétés primitives dont le souvenir a été conservé par les légendes et les mythes des antiques religions"(21).

Voilà donc des propos qui n'auront pas l'heur de plaire aux féministes françaises, celles-là même qui auront à lutter non seulement contre cette société qu'elles qualifiaient de "masculiniste", mais également contre la véhémence des propos accusateurs que les socialistes leur lancèrent.

### La rupture

D'après Charles Sowerwine, l'"architecte" de la rupture entre le socialisme et le féminisme fut une femme: Louise Saumoneau. Si Guesde et Lafargue se situent surtout au niveau théorique, Louise Saumoneau, est beaucoup plus pratique. Cette rupture, elle fera plus que la prêcher:

21. Paul Lafargue, La Question de la femme, L'Oeuvre nouvelle, Paris, 1904, cité par Charles Sowerwine, op. cit., p.52.

elle la vivra..

Née à Poitiers en 1875, elle apprit le métier de couturière et vint à Paris où elle vécut dans un milieu ouvrier. C'est là que, touchée du malheur des ouvrières, elle se convertit au socialisme et fit ses débuts de militante. Avec Elisabeth Renaud, son aînée de quelques années, elle fonda en 1899 le GFS: le Groupe féministe socialiste.

Aidée d'Estelle Mordelet et de Florestine Malseigne ("confectionneuses"), Louise Saumoneau et Elisabeth Renaud lancèrent un "Appel" pour la constitution du Groupe Féministe Socialiste qui sera publié le 2 juillet 1899 dans plusieurs journaux socialistes. Dans ce texte elles dénonçaient la "double oppression" que subissait la femme en tant que femme et en tant que travailleuse. Mais, pour elles, ce qui devait primer avant tout était la lutte des classes car, pouvait-on y lire, la lutte première était celle entre les "exploiteurs et les exploités"(22). La "lutte des sexes" n'apparaît donc pas comme fondamentale.

Saumoneau ne dérogera jamais à cette idée. Lors du congrès féministe de 1900 organisé par Marguerite Durand, elle tint ces propos:

---

22. "Appel", L'Aurore, 2 juillet 1899, cité par Charles Sowerwine, Ibidem, op. cit., p.90.

"Le mouvement féministe bourgeois...représente...des intérêts économiques, mais ce ne sont pas ceux de la masse des femmes.

Nous savons que, parmi les féministes bourgeoises, il en est qui ont d'excellentes intentions du point de vue social...Mais comme elles veulent conserver leurs privilèges de classe et par conséquent l'organisation qui développe et entretient ces misères... elles sont condamnées à s'épuiser dans de vaines critiques et en lamentations inutiles...Pour nous, nous leur souhaitons d'avoir le courage d'examiner d'un peu plus près ces plaies sociales, afin que leur cerveau s'élargisse à la grandeur de leur sentiment. Et si leur sentimentalisme devait en être amoindri, l'humanité n'y perdrait rien"(23).

Le GFS décida de créer son propre organe de propagande. C'est ainsi que parut en 1901 La Femme Socialiste qui se voulait être à l'image de Die Gleichheit de Clara Zetkin: un journal de classe. Louise Saumoneau en fut la secrétaire et Elisabeth Renaud la rédactrice en chef. Le journal afficha dès le départ ses tendances. Il affirma d'emblée: "Il ne peut y avoir d'antagonisme entre les hommes et les femmes de la classe ouvrière"(24).

L'échec du Groupe Féministe Socialiste et de plusieurs autres tentatives de regroupement de femmes socialistes fut inévitable. D'une part les femmes socialistes rejetaient d'un revers de la main toute revendication politique, droit de vote par exemple, donc

23. "Tribune féministe", dans Le Petit Sou, 19 octobre 1900, cité par Sowerwine, Ibidem, op.cit., p.95.

24. cité par Sowerwine, Ibidem, op.cit., p.101.

faisait fi du féminisme purement libéral ou républicain, d'autre part, elles tournaient le dos aux "véritables féministes" et perdaient ainsi un appui important.

Les disputes que ces querelles engendrèrent nous en apprennent évidemment beaucoup sur les courants du féminisme. Il est possible maintenant de dégager certaines spécificités du féminisme.

B) La spécificité du féminisme: Le féminisme n'est pas le socialisme.

Ainsi, les socialistes en France eurent tôt fait de régler le sort des femmes. L'explication globale qu'il lui avait donnée excluait toute possibilité de traiter du problème féminin de manière spécifique. Ils ne changèrent nullement de position; selon les divers courants du socialisme, la femme est exploitée par le système, par le capitalisme au même titre que l'ouvrier. Pour y mettre fin donc, il faut tout simplement renverser ce système. Cela impliquait bien sûr la nécessité d'un socialisme. Dès lors, dans divers congrès ouvriers, les problèmes des femmes ne seront pas vraiment mis à l'ordre du jour, puisque théoriquement, ils seraient résolus avec l'avènement d'un changement dans l'organisation sociale.

Cela provoqua évidemment beaucoup de réactions dans les divers milieux féministes. Plusieurs militantes, attirées par l'esprit émancipateur qui semblait régner dans les milieux socialistes, se joignirent à eux et travaillèrent en leur faveur. Plusieurs se désillusionnèrent rapidement toutefois, car elles se sentirent bien flouées par ces diverses organisations qui traitèrent de la question des femmes de manière superficielle. Devant cet état, elles proclamèrent et définirent la spécificité du féminisme.

Marya Cheliga, féministe bien connue, s'exprima clairement à ce sujet: "Bien que lié indissolublement à la question sociale, le féminisme ne doit pas être confondu avec le mouvement socialiste ni subordonné à ses différentes écoles"(25). Cette opinion fut partagée par de nombreuses autres militantes.

Madeleine Pelletier pensait par exemple que le sort de la "bourgeoise" n'était pas plus enviable que celui de l'ouvrière. Toutes deux étant également opprimées en tant que femmes. C'est ainsi qu'elle se prononça en faveur du droit de vote, option, nous l'avons vu, que la plupart des socialistes rejetaient.

Elle croyait que les femmes se devaient, à son exemple du reste, de s'engager dans les organisations exclusivement féministes mais également pénétrer les partis institués pour faire entendre leurs voix et tenter de les influencer de l'intérieur. Mais, il ne fallait pas qu'elles s'assoient sur leurs lauriers et perdent de vue la lutte féministe:

"Trop souvent les femmes qui réussissent quelque influence dans les partis, croient tout de suite la cause féministe gagnée du fait même de leur élévation. Elles voient les hommes tout prêts à reconnaître le mérite des femmes et à leur rendre justice (...) la militante ne doit cesser de maintenir devant ses yeux son idéal d'égalité sociale des sexes, et pour le conserver elle devra le plus souvent possible se retremper à son home véritable, c'est-à-dire à l'organisation féministe"(26).

25. Charles Turgeon, Le féminisme français, Tome I, op.cit., p.56.

26. L'éducation féministe des filles, op.cit., pp.155-56.

Madeline Pelletier, malgré son refus du socialisme adhéra tout de même à la S.F.I.O. avec l'intention avouée de se servir du parti au bénéfice du féminisme. Elle dut vite déchanter. Le parti n'était pas prêt à accepter ses idées jugées trop extrémistes. Ce qui devait arriver arriva: après quelques déboires aux élections municipales où elle n'obtint que 10% des voix, et n'ayant pas obtenu le support escompté de la direction de la S.F.I.O., elle quitta le parti en 1912 pour se tourner vers les anarchistes, plus ouverts à ses idées.

S'affirmant "féministe intégrale", Nelly Roussel demandera aux "doctrines d'affranchissement qui tendent à refaire de l'organisation sociale ce qu'elle aurait dû toujours être, c'est-à-dire une entente cordiale entre les humains (...)", elle demandera également de placer "le féminisme au premier rang de leurs préoccupations"(27). Car ces "prétendus républicains, socialistes, voire même libertaires" malgré leur grand discours sur l'"égalité, la liberté et la fraternité" oublient, en entrant chez eux, toutes leurs belles théories, parlent en maîtres, se font servir, oppriment et humilient leur entourage..."; oublient que la famille est "la cellule de la cité", et qu'on ne fera jamais de

27. L'éternelle sacrifiée, op.cit., p.35.

république avec de petits royaumes"(28).

Malgré tout le chemin qui reste à parcourir avant le triomphe du féminisme, Nelly Roussel ne peut que se réjouir devant les progrès "moraux" et "matériels" de celui-ci. Son optimisme se renforce lorsqu'elle constate que l'opinion publique se montre de plus en plus ouverte aux idées féministes:

"L'idée pénètre dans la masse, les esprit droits viennent à nous, en foule, de toutes parts, une propagande active se fait ayant pour objet "la défense et la conquête des droits de la femme", des groupes existant déjà ajoutent à leur programme les revendications féministes. On en parle dans tous les milieux, depuis les salons bourgeois jusqu'aux réunions les plus modestes; dans notre théâtre, dans nos romans, dans nos conférences, on s'en occupe, la presse quotidienne ne s'en désintéresse plus et la franchise même de nos adversaires montre bien qu'ils nous prennent au sérieux. Ils sentent que le moment est venu d'une transformation profonde. On n'arrête pas les révolutions! Les conservateurs sont d'avance vaincus"(29).

Prêchant le féminisme indépendant, Hubertine Auclert se méfia des socialistes et malgré sa participation active au mouvement ouvrier et sa collaboration au journal Le Prolétaire, elle refusa de porter l'estampille de "socialiste". Lors du Congrès Ouvrier de Marseille de 1879, où elle représentait à la fois la société "le Droit des Femmes" et les Travailleuses de Belleville, elle mit en garde contre les socialistes

28. Ibidem, op. cit. p.73.

29. Ibidem, op. cit. p. 103.

"qui prônent l'égalité dans l'avenir, mais qui dans le présent s'opposent à ce que (les femmes) apportent leur intelligence, leurs idées, leurs goûts dans l'arrangement de la société future". Aussi, conclut-elle:

"J'ai bien peur que l'égalité humaine prêchée par toutes les écoles socialistes, ne soit encore que l'égalité des hommes entre eux, et que les femmes soient dupées par les hommes du prolétariat comme les prolétaires l'ont été des bourgeois"(30).

Au demeurant, il semble bien que la prise du pouvoir par le prolétariat ne ferait qu'inverser la situation existante. Alors que les femmes, en participant au gouvernement ne "s'occuperont pas d'aider le despotisme à changer de mains." "Ce que nous voulons, affirme Hubertine Auclert, ce n'est pas déplacer, c'est tuer le privilège" Et c'est âprement qu'elle vilipenda ceux qui "aux mépris de la liberté humaine, osent encore, au XIXe siècle, tenter d'assigner un rôle à la moitié du genre humain"(31). D'autant plus qu'être homme ou femme "n'importe pas plus dans la distribution des fonctions sociales, qu'être grand ou petit, brun ou blond, gras ou maigre (...) Les qualités morales et intellectuelles sont absolument indépendantes du sexe de l'individu qui les possède"(32).

30. "Rapport de Hubertine Auclert au 3e Congrès national ouvrier", dans Romantisme, 11-14, 1976, p. 126.

31. Ibidem, op.cit., p.127.

32. La Citoyenne, op.cit., p.85.

Une autre féministe de l'époque, Hélène Brion, dans ses nombreuses brochures, s'en prend particulièrement au militarisme, ainsi qu'à la prétention qu'ont les mouvements syndicaux et marxistes de vouloir représenter les femmes. A ceux qui prétendent que "le socialisme suffit à tout! Le vrai féminisme c'est d'être socialiste", ou encore que "le syndicalisme est le vrai féminisme", elle veut démontrer la spécificité de la "voie féministe". Cette dernière ne saurait être confondue avec la voie syndicale ou socialiste. Elle est d'autant plus indispensable que les syndicats sont encore dominés par des hommes qui veulent fermer la porte des emplois aux femmes, des hommes que l'instinct masculin a "habitué depuis des siècles à domestiquer la femme et qui s'affole à l'idée de son affranchissement possible"(33). Il suffit d'être attentif pour voir comment les hommes tentent par tous les moyens de terroriser les femmes. Et ceux de tous temps, "chacun et chacune verra se presser la foule de martyrs de l'organisation masculiniste du monde, depuis les veuves de l'Inde brûlées vives sur le tombeau du Maître et la Chinoise aux pieds brisés..."(34)

Il y avait donc une complicité féministe qui s'était

33. La voie féministe, op.cit., p.71.

34. Ibidem, op.cit. p.79.

Le mot "masculinisme" était employé à l'époque par les féministes pour désigner ce que l'on nomme aujourd'hui "sexisme".

développée autour d'idées et de principes bien définis. Et ce regroupement avait suffi, d'une part, à expliquer la situation des femmes, d'autre part, à cerner un ennemi commun. Ceci demeurait les principes généraux de base qui permettaient de pouvoir identifier les féministes et au besoin, s'y attaquer.

### Les polémiques

Les féministes, celles que Louise Saumoneau appelait les bourgeoises, étaient fort peu enclines à se joindre à un mouvement qui négligeait ce pourquoi elles avaient lutté jusque là: l'émancipation des femmes. Il est certain que pour elles, il était hors de question d'attendre une quelconque révolution avant de conquérir quelque droit que ce fut ou avant de tenter quelque action. Elles voulaient la libération des femmes hic et nunc et n'avaient nullement l'intention de l'atteindre "main dans la main" avec un quelconque ouvrier. Elles optèrent donc pour la lutte des sexes. Elles défendirent ainsi leur position et participèrent notamment à de nombreuses polémiques.

Hélène Brion se montra, à bien des égards anti-socialiste: ceci lui valut pas mal de critiques. En août 1913, le journal L'Equité publia un article qu'elle avait écrit en réponse à un texte de Suzanne

Lacore, "féminisme et socialisme" dont la thèse ressemblait étrangement à celle de Louise Saumoneau... Dans une tradition d'un plus pur socialisme, Lacore stipule que la source de l'oppression des femmes était économique, c'est donc à ce niveau qu'il fallait situer la lutte pour l'amélioration de leur sort. Lacore qualifia les actions des "féministes bourgeoises" d'inutiles. A ses yeux, ces dernières devraient sortir des rangs de leur classe et se joindre aux socialistes.

La réponse d'Hélène Brion fut on ne peut plus claire: le féminisme s'adresse à toutes les femmes. Il faut trouver la solidarité non pas dans la classe mais dans le sexe. De plus, souligne-t-elle encore: "Il ne saurait être question de lutte de classes entre les bourgeoises féministes et les femmes qui travaillent"(35). Ainsi, des réformes sociales devraient être apportées "dans le sens de leurs intérêts de sexe"(36).

Louise Saumoneau répondit de manière remarquable. Elle s'en prit à ce féminisme qu'elle traita de "bourgeois", plutôt qu'un regroupement, c'était un "amalgame d'intrigantes, de naïves, de détraquées et d'hystériques"(37). Elle qualifia les thèses d'Hélène

---

35. "Solidarité féminine", L'Equité, 15 août 1913, cité par Sowerwine, Les femmes et le socialisme, op.cit., p.155.

36. Ibidem.

37. Ibidem, cité par Sowerwine, Ibidem, op.cit., p.156.

Brion de "bric-à-brac" et soutint que son article ne faisait qu'expliquer ses origines bourgeoises. Selon elle, dans la classe ouvrière, "tous travaillent et peinent!" Les socialistes ont toujours oeuvré en faveur des femmes. Si les féministes bourgeoises, comme Brion prétendent le contraire, c'est parce que le socialisme menaçait leurs privilèges de classe"(38).

Quelques années auparavant, une autre polémique eut lieu sur le même sujet opposant cette fois les féministes Nelly Roussel et Cleyre Yvelin à un journaliste socialiste du Libertaire, Henri Duchman.

D'après ce dernier, lorsque les féministes choisissaient, comme adversaire l'autre sexe plutôt que la classe dominante, elles se trompaient tout simplement. Il comprenait mal du reste leur obsession pour l'obtention du droit de vote: "...quelle sympathie, écrit-il, pouvons-nous avoir pour des compagnons de lutte qui s'arrêtent en route, hypnotisés par la boîte électorale / dont - par la vertu miraculeuse d'une agglomération de bouts de papier que l'on y déposera - ils espèrent voir sortir l'affranchissement de la femme"(39)? Pour lui, le féminisme, "constitue une levée de

38. Ibidem, cité par Sowerwine, Ibidem, op.cit., p.157.

39. Henri Duchman, "L'erreur féministe", Le Libertaire, 30 janvier 1904, cité par Michèle Sarde, Regards sur les françaises, Editions Stock, Paris, 1983, p. 585.

boucliers". "C'est du romantisme vieillot, ajoute-t-il, du sentimentalisme d'autrefois, de la pacotille pour âme sensible"(40).

Ce fut au tour de Nelly Roussel de répondre à ses invectives. Sa première réponse est ferme: "Vous avez tort, mon cher camarade, répond-elle à Henri Duchmann, de raisonner comme si l'homme et la femme se trouvaient actuellement dans les mêmes conditions sociales, ce qui n'est pas le cas." Elle poursuit:

"Vous semblez ne point comprendre que pour vivre en marge de la société, pour s'affranchir des lois et des moeurs, il faut à une femme, en raison de sa situation particulière que lui ont faite ces moeurs et ces lois, infiniment plus de courage et de hardiesse qu'à un homme"(41).

Cleyre Yvelin quant à elle sera plus sévère que Nelly. Elle lancera cette question à Henri Duchman: "Vous dites, prenez le féminisme par n'importe quel bout, il n'en sortira que du vent! (...) Le cri de révolte qui s'exhale enfin de notre poitrine, après vingt siècles d'oppression, de tyrannie et de servitude n'est rien que du vent"(42)?

La réplique de Duchman est dure à l'égard des féministes. A ses yeux, ces "bourgeoises" ne sont que les

40. Ibidem.

41. Nelly Roussel, "Féminisme, réponse à Henri Duchmann", dans Le Libertaire, 13 février 1904, cité par Michèle Sarde, Ibidem, op. cit., p.585.

42. Cleyre Yvelin, "Réponse à Duchman", dans Le Libertaire, 27 février 1904, cité par Michèle Sarde, Ibidem, op.cit., p.585.

"mauvais bergers" du "troupeau" des femmes. Elles exploitent l'"espoir des malheureuses". Duchman s'en prend derechef à ce qu'il appelle la "froide obstination": la lutte pour le droit de vote. Pour lui, ce dernier n'apportera strictement rien aux femmes: les candidates s'entre-déchireront, de la même façon qu'elles s'encensent aujourd'hui. Cette obsession du vote, selon Durhman, révèle "l'âme féministe dans sa laideur et dans sa suffisance..."(43).

Nelly Roussel, dans une dernière réponse, lui expliquera franchement ce pourquoi elle fit de la question des femmes une question à part. Elle n'en avait pas vraiment le choix explique-t-elle:

"Si l'on me demande pourquoi je fais de l'émancipation de mon sexe une question spéciale, distincte, au lieu de la considérer comme implicitement contenue dans telle ou telle doctrine d'affranchissement antérieure au féminisme, je répondrai que ce n'est pas moi, que ce n'est pas nous les femmes qui avons ainsi séparé notre cause de celle des hommes. Nous ne sommes point leurs adversaires et nous ne demandons qu'à leur tendre la main. C'est eux, ce sont du moins quelque-uns d'entre eux, qui se sont faits les nôtres en nous barrant violemment la route lorsque nous nous sommes mises en marche pour la conquête de nos libertés"(44).

Nelly Roussel clôt de cette manière une polémique parmi

43. Henri Duchman, "La femme et le féminisme", dans Le Libertaire 5 mars 1904, cité par Michèle Sarde, Ibidem, op.cit., p.586.

44. Nelly Roussel, "Dernière réponse à H.Duchmann", dans Le Libertaire, 19 mars 1904 cité par Michèle Sarde, Ibidem, op.cit., p.586.

d'autres qui montre le caractère profond du schisme qui marqua le mouvement féministe.

Ces polémiques expriment en fait la volonté notoire des féminismes de se distinguer. Ceci montre aussi une conscience véritable du mouvement cela, malgré toutes les apparences, malgré toutes ses contradictions et sa diversité. On peut dégager de leur pensée diverses thèses sur lesquelles plusieurs de ces femmes se mirent d'accord et qui devinrent en quelque sorte l'ébauche d'une théorie féministe.

### C) Les grandes thèses du féminisme

Dans cette partie, nous nous attarderons sur six thèses importantes que développèrent certaines féministes de l'époque, surtout celles qui crurent à une spécificité de la pensée féministe. Puisque cette dernière pouvait posséder une existence propre, il était donc possible d'y définir un contenu. Celui-ci toutefois, ne sera pas homogène. Au tournant du siècle, on identifiait un groupe de féministes, comme nous l'avons mentionné, qui se réunissaient et collaborèrent certes ensemble à certains projets mais, elles n'ont pas défini les bornes d'une théorie féministe. Elles se sont appelées féministes, elles ont travaillé pour le féminisme et pour les femmes, mais développèrent chacune pour soi, une explication de la situation des femmes. Ce qui, encore une fois, n'empêcha nullement un regroupement car elles se rejoignaient sur plusieurs points.

le thème : la femme subit une exploitation spécifique.

Il fallait d'abord que les féministes cernent ce que les femmes avaient de spécifique pour justifier leur engagement. Elles constatèrent que toutes les femmes

partageaient la même exploitation du fait de leur appartenance au sexe féminin. Quoique de manière différente, des militantes réfléchirent à la question et tinrent des propos qui permettent de jeter la lumière sur les fondements du féminisme.

Ainsi, parce que constituant un groupe précis et exploité, les femmes doivent d'abord et avant tout lutter pour leur propre salut. Nous l'avons vu, la "lutte des sexes", selon l'expression utilisée, doit précéder la lutte de classes. Hubertine Auclert se rangera parmi les féministes pour qui la défense des femmes devait primer. "Toutes les femmes sont opprimées", affirme-t-elle, toutes les femmes quelle que soit leur condition sociale "sont dupées dans l'association humaine":

"Entre beaucoup de femmes riches et pauvres, il n'y a de vraiment différent que le titre de l'homme qui s'est donné pour mission de les exploiter. Pour les uns, l'exploitation se nomme le séducteur, pour les autres il s'appelle l'épouseur"(45).

Les femmes constituent un groupe, une classe, le sexe féminin devient une entité dont il est possible d'identifier la situation.

Il a donc une exploitation commune, un exploiteur commun; Il ne saurait être question pour Hubertine Auclert d'attendre passivement une chimérique révolution

---

45. La Citoyenne, Syros, Paris, p.101.

(socialiste ou autre) qui serait la panacée à tous les problèmes de l'humanité. Ainsi, non seulement travaillera-t-elle pour la libération de la femme, mais elle en fera un l'élément salubre de toute la société. Pour elle, seul l'affranchissement de la femme est le réquisit à tout changement social: "La question des femmes, affirme-t-elle, est le noeud gordien qui, une fois tranché, permettra de résoudre la question sociale." Parce que les femmes sont "dans la société des opprimées parmi les opprimées, ceux qui veulent réellement fonder un ordre de justice doivent d'abord s'occuper d'elles"(46).

Nelly Roussel, pour sa part, dans la même optique, proclame pour chacune le droit de décider pour soi, de ce qui lui convient. Elle s'offusque d'abord de voir toutes les femmes soumises à un même et unique rôle: "Au nom de quel droit, se demande-t-elle, prétend-on restreindre le champ de notre activité et nous imposer une voie déterminée, la même pour toute"(47)? D'autant plus que l'éducation de la jeune fille tente de la restreindre dans une seule ornière: "On ne cherche pas, nous dit Nelly, à faire de la femme un être conscient et libre, mais un instrument docile entre les mains de l'homme qui sera son maître... Elle n'est pas destinée à devenir Une telle mais simplement la femme de Un tel"(48) Voilà pourquoi,

---

46. Ibidem.

47. Ibidem.

48. Ibidem, op. cit., p.83.

Nelly demandera pour chacun et chacune le droit, "de suivre librement la voie qu'il croit être la sienne, de travailler à son propre bonheur, de marcher vers son idéal quel qu'il soit"(49).

Ainsi, après s'en être prise au choix déterminé auquel les femmes sont soumises et qui fait partie de leur exploitation, Nelly Roussel ne favorisera pas le choix d'un destin aux dépens d'un autre. Ce qui lui importe, c'est que celui-là ait été fait librement. Aussi, s'il lui paraît inacceptable "que la femme soit prisonnière au foyer et condamnée à être toujours, exclusivement, épouse et mère, lorsque ses goûts, ses aptitudes, ses tendances, sa vocation l'appellent ailleurs..."(50) elle croit également que celles qui veulent être mère et épouse devraient pouvoir l'être sans contraintes et dans les meilleures conditions. Nelly Roussel affirmera ainsi:

"Le féminisme n'est pas seulement l'émancipation de la femme en dehors du foyer, mais encore, mais surtout, le relèvement de la femme au foyer même"(51).

Hélène Brion pensera de même; alors que le garçon "s'épanouit en liberté" affirme-t-elle, la fille assume les tâches domestiques dès sa petite enfance. Elle prend ainsi conscience de sa subordination en tant que membre du

---

49. Ibidem, op. cit., p.65.

50. Ibidem, op.cit., p.63.

51. Nelly Roussel, L'éternelle sacrifiée, op.cit., p.65.

sexe féminin bien avant qu'elle fasse l'expérience de la lutte des classes. Il ne saurait, donc être question "de lutte de classes entre les bourgeoises féministes et les femmes qui travaillent", car, "les femmes, écrit-elle, sont plus exploitées encore par la collectivité masculine en tant que femme qu'elles ne le sont par le capital en tant que productrices (52). Elle n'en veut pour preuve, comme plusieurs autres collègues, que la disparité entre les salaires féminins et masculins, la double journée de travail des femmes, le travail ménager, "ce labeur écrasant(...) cet esclavage perpétuel" pour lequel "elle ne touche pas un centime"(53).

Ces faits démontrent bien, selon elle, que la femme n'est pas d'abord opprimée à l'usine, mais que "c'est dans la famille qu'(elle) est le plus opprimée"(54). Or, les syndicalistes, au nom d'un économisme sommaire ne voit dans la femme que l'ouvrière. Ils sont incapables de considérer la "vie privée" d'un point de vue politique, et dès lors impuissants à "défendre la femme qui souffre de l'oppression, de l'exploitation familiale"(55). Ainsi, si le féminisme est nécessaire c'est parce qu'il considère des pans entiers de la vie des femmes, laissés pour compte par les autres mouvements. Contrairement au syndicalisme,

52. La Voie Féministe, op. cit., p.53.

53. Ibidem, op. cit. p.57.

54. Ibidem.

55. Ibidem, op. cit. p.59.

le féminisme ne s'occupe pas que des "pauvres", il s'intéresse aux femmes de toute condition, y compris celles qui "ont tout ce qu'il faut" mais qui endurent des "souffrances morales". Accordant ainsi le primat à la "lutte des sexes", plutôt qu'à celle des classes.

Nombre de militantes adhéreront à cette thèse. Elle illustre bien la pensée des féministes. Ces dernières savaient qu'en se réclamant du féminisme, elles devaient outrepasser les revendications du droit de vote. Elles se rendaient bien compte, comme maintes femmes avant elles, de l'injustice qui existait au sein même de la famille.

A cet égard, Madeleine Pelletier compare la situation de la femme mariée à celle de la prostituée. "Une des raisons qui rend difficile l'affranchissement féminin, affirme-t-elle, est que l'esclavage de la femme est spécial; c'est un esclavage sexuel"(56). Madeleine Pelletier était bien claire: l'exploitation des femmes se fait sur la base du sexe, c'est une exploitation sexuelle et unique. D'où la nécessité du féminisme.

---

56. Les femmes et le féminisme, La Revue Socialiste, p. 161.

2e thèse : le féminin est culturel.

Nous avons parlé de Poulain de la Barre dans la première partie de ce travail. Nous avons mentionné l'importance qu'il accordait aux préjugés parce qu'à ses yeux, la situation d'oppression de la femme découlait d'attitudes acquises et non pas innées. Cette thèse qui semble fort simple au départ, soulève en fait de nombreuses questions. Même de nos jours dans les divers milieux féministes, les débats sont loin d'être épuisés.

Dans l'histoire du féminisme en général, ces discussions sont très importantes: elles renvoient à deux visions du monde et de la société qui sont fondamentalement opposées. L'une dite biologique qui fait de la société une entité immuable parce qu'étant déterminée et l'autre dite culturelle qui affirme au contraire que les valeurs sociales peuvent être changées. Elles ne sont pas innées et découlent avant tout d'un ordre culturel et historique et non pas d'un déterminisme naturel. Dans cette optique, le matérialisme historique affirme que l'être humain n'est pas le produit d'un déterminisme a-historique. Au contraire, ses caractéristiques sont déterminées par la société dans laquelle il vit.

Le rejet systématique d'une nature féminine, d'un féminin biologique, est à la base du féminisme matérialiste français qui se développa dans les années 1970 et qui connut une influence certaine. Simone de Beauvoir, on comprend pourquoi, lui donnera son appui. Le radicalisme de ces féministes est remarquable; ses théoriciennes (Christine Delphy, Colette Guillaumin, etc) rejettent de manière catégorique tout recours à une "nature féminine"; pour elles, cette dernière n'existe tout simplement pas. Elle est le produit de la culture. Elle est au surplus une création de l'homme. A cet égard, elles s'expriment de cette façon:

"Nous connaissons le sens des mots: "l'éternel féminin", "l'instinct", le grand renfermement dans la "nature les choses"... Nous savons que psychologie, catégories de la connaissance, disciplines du savoir, valeurs bourgeoises, idéalisme, sont un langage chiffré. Il n'y a pas d'essence. Pas de femme, de féminité, d'éternel féminin"(57).

La femme est donc dupée; elle croit à certains attributs féminins naturels mais, en fait, ils sont un produit culturel, une pure artificialité. Or si tel est le cas, puisque non déterminé, le féminin, du moins l'image de la femme est transformable.

Certaines féministes du début du siècle penseront de

---

57. "Variations sur un thème commun", dans Questions féministes, novembre 1977, pp.18-19.

même. Elles diront que le féminin est créé de toutes pièces par la société. La femme, en naissant, n'est pas femme, elle le devient (on reconnaît Simone de Beauvoir). Elle sera telle qu'on voudra bien la faire. Si on la veut faible, elle le sera.

La grande représentante du culturalisme au tournant du siècle sera Madeleine Pelletier. Nombre de ses écrits en portent la marque. Selon elle, les êtres humains étaient, à leur naissance, une cire molle que l'on pouvait manipuler. Aussi, les valeurs inculquées dès le jeune âge formaient la personnalité, la pensée et le comportement sexuel. Si les femmes sont enclines à la passivité, la docilité, la coquetterie et la mollesse, ce n'est nullement à cause de constitution biologique, mais à cause d'une attitude culturelle: "L'observation des petits enfants dans leurs jeux, écrit-elle, montre que, au début de la vie, la mentalité est la même dans l'un et l'autre sexe; c'est la mère qui commence à créer le sexe psychologique et le sexe psychologique féminin est inférieur"(58). Ainsi, "de très bonne heure, la fillette apprend de sa famille et de son entourage qu'elle est "autre" que le garçonnet. Tandis que dans les costumes de ce dernier tout est sacrifié à la liberté des mouvements, l'objectif visé dans les ajustements de la

---

58. L'Education féministe des filles, op.cit., p.70.

petite fille est avant tout d'en faire une belle chose à voir(59). L'influence des parents est donc grande. Ce sont eux qui perpétueront l'idée fausse de l'infériorité des femmes et les valeurs qui lui sont caractéristiques. Madeleine Pelletier écrit: "la peur et la faiblesse sont, pensent les parents, naturelles à son sexe, et, loin de les refréner, ils les encourageraient plutôt"(60).

Cette inégalité dans le traitement des deux sexes commence, selon Madeleine Pelletier, "avant la naissance". En effet, estime-t-elle, "l'enfant qui est désiré, c'est le garçon (...) et, si la valeur des filles n'est pas absolument nulle, cela tient uniquement à ce que leur concours est indispensable à la procréation de ce mâle. L'homme existe pour lui-même, mais l'existence de la femme n'a de raison d'être qu'en vue de l'homme"(61).

Selon Madeleine Pelletier, la femme n'existe que par et pour l'homme. La femme est "autre", elle est le produit culturel de l'homme. Cela, peu importe sa situation sociale. Madeleine Pelletier en arrive à cette conclusion:

"Ainsi, à travers la diversité des milieux sociaux, l'asservissement de la femme est partout uniforme. L'homme seul est une personnalité qui compte; la femme n'est qu'une esclave, une servante à tout faire; et formée dès l'enfance pour cet emploi, elle en a la mentalité"(62).

59. "Les facteurs sociologiques de la psychologie féminine", dans La Revue Socialiste, juin 1907, p.510.

60. Ibidem.

61. Ibidem, op.cit., p.508.

62. Ibidem, op. cit., p.517.

Selon Madeleine Pelletier, l'éducation de la femme n'a qu'un seul but: "Garder et rendre agréable autant que possible le futur instrument de plaisir de l'homme"(63). L'on comprend dès lors la nécessité d'une transformation profonde du système éducatif en même temps qu'un changement dans les croyances et les attitudes. L'éducation devient donc pour les féministes une cible importante..

3e Thèse : L'éducation peut changer l'image de la femme et sa situation.

Lorsque les féministes parlent d'éducation, elles constatent l'inégalité de traitement entre les sexes; l'éducation des filles est tout autre. Elle est différente de celle des garçons. Ceci ne devrait en aucune mesure être le cas. Conséquemment, des féministes revendiqueront des réformes à ce niveau éducationnel. Nelly Roussel sera précise: "La réforme de l'éducation, affirme-t-elle, est donc le premier chapitre de toutes les questions sociales"(64). Ceci est d'autant plus nécessaire pour la femme parce que son éducation est plus pénible à supporter: "Le jeune homme est à peu près libre; la tutelle familiale est moins lourde pour lui, poursuit Nelly, il

63. Ibidem.

64. Nelly Roussel, L'éternelle sacrifiée, op.cit., p.61.

peut lire, il peut sortir, il peut employer ses loisirs à peu près- comme il l'entend. Ce qui ne peut être le cas pour la jeune fille puisqu'elle est "prisonnière des préjugés, des convenances"(65), sa lecture est restreinte, elle ne peut sortir seule. De plus, elle doit le plus souvent aider sa mère dans les travaux domestiques. Evidemment, ce genre de besogne ne "regardant" que les femmes, il ne viendrait pas à la mère l'idée de se faire aider de son garçon ou de son mari. En somme, selon Roussel, l'éducation est le plus souvent, surtout pour la jeune fille un "étouffoir et un carcan". Plutôt que de faire de celle-ci "un être conscient et libre", on en fait "un instrument docile entre les mains de l'homme qui sera son maître". La fille n'est pas élevée pour elle, mais pour les désirs et les besoins de l'homme. La femme n'a donc pas d'identité en soi et c'est par l'homme que son existence prend une signification.

Tout comme Madeleine Pelletier, Nelly Roussel adhère à la thèse culturaliste. C'est ainsi qu'elle prônera un changement de mentalités en même temps que de revendiquer une transformation dans l'éducation. A cet égard, Madeleine Pelletier développera une conception très intéressante d'une éducation féministe.

Puisque la femme est façonnable à l'envi, pourquoi,

---

65. Ibidem.

se demande Madeleine, ne pas la faire forte, agressive, indépendante et sûre d'elle-même? Elle élaborera donc un programme éducatif dont le but sera de former un "nouveau" type de femme, situé à contre-courant de la femme "traditionnelle". La fille recevra une éducation de spartiate: on accordera une grande importance à ses jouets, car "ils contribuent dans une grande mesure à la formation de l'esprit et du caractère". Il lui sera donc interdit de jouer à la poupée, ou avec "les petits mobiliers, les fourneaux de cuisine qui enseignent dès le berceau à la petite fille qu'elle sera ménagère". On l'habillera en garçon, et "il va de soi qu'il ne faudra pas, comme le font les mères, même les mères féministes, dire à l'enfant: "Les petites filles ne font pas ainsi la culbutte", ou bien: "tiens toi tranquille, garçon manqué" (66). Somme toute, c'est à une virilisation foncière de la fille que doit viser "l'éducation féministe". La mère devra éviter tout ce qui pourrait inciter sa fille à la mollesse et à la passivité. Au contraire, "la mère habituera l'enfant à supporter la douleur physique"(67). On lui fera apprendre tous "les exercices du corps": la gymnastique, l'escrime, la natation, la bicyclette.

66. Madeleine Pelletier, L'Education féministe des filles, op.cit., p.70.

67. Ibidem, op. cit. p.80.

Elle définira ensuite, les limites de la liberté sexuelle. La femme ne devra pas se faire entretenir ou se prostituer. Il ne faut surtout pas que la jeune fille devienne une "marchandise d'amour". Mieux: elle devrait rayer toute relation sexuelle de sa vie. Car la liberté sexuelle telle que l'entend Madeleine Pelletier, c'est d'abord la liberté de refuser une relation: "Les lois et les moeurs, asservissent la femme et elle ne peut guère trouver un peu de liberté qu'en se privant d'amour"(68). Toutefois, elle se défendra de vouloir abolir l'amour. Elle veut le transformer, pour qu'il ne comporte plus "comme aujourd'hui un maître et une esclave, un possesseur et une possédée; il sera l'union de deux individus également libres pour la réalisation du bonheur sexuel(69).

La jeune fille qui rompt avec l'idée du mariage ou de celle de l'union libre, s'occupera de science, d'art, de politique et d'oeuvres sociales. Elle convoitera les "diplômes supérieurs" en sciences et en lettres, plaidera comme avocate, travaillera dans un laboratoire. Si elle a des amies, elle adoptera la vie en commun pour éviter la solitude.

---

68. Ibidem, op.cit., p.114.

69. Les Femmes et le Féminisme, op.cit, p.45.

Aux dires de Madeleine Pelletier, tant que les femmes ne se prendront pas en main, tant qu'elles n'accepteront pas "les nécessités de la lutte pour la vie", tant qu'elles "continueront à rester femmes, le féminisme ne sera qu'un vain mot"(70). Et la femme sera vouée, selon le mot de Proudhon, à être "ménagère ou courtisane".

4e Thèse : La femme, bourgeoise ou ouvrière, se fait doublement exploiter dans son travail: à la maison et à l'extérieur.

"Pour la femme, la possession de son nom et la possession de son revenu ou de son salaire: voilà le fondement de la liberté dans le mariage"  
(Hubertine Auclert, La Citoyenne, 31 juillet 1881)

La question du travail occupera une place prépondérante dans les divers milieux du féminisme au tournant du siècle. Il allait de soi, dans une perspective féministe, que la femme travaille à l'extérieur du foyer et notamment s'engage dans une carrière professionnelle. En général, les féministes étaient d'accord sur ce point. Toutefois, plusieurs notèrent que cela n'amènerait pas nécessairement l'émancipation de la femme. On aborda donc

70. Ibidem.

la question de plusieurs angles.

Dans l'ensemble, les féministes adhéraient à la thèse de la double exploitation. A leurs yeux, cette dernière se manifestant de plusieurs façons. D'abord, les femmes sont sous-payées compte tenu du travail qui est sous évalué (comme nous en avons déjà fait mention, le slogan "à travail égal, salaire-égal" était déjà à l'honneur au tournant du siècle et bien avant). A la maison, la femme est tout simplement la servante de l'homme. Son travail n'est pas reconnu et il n'est pas rémunéré. Si la femme travaille à l'extérieur de la maison, elle doit s'occuper également des travaux domestiques et des enfants donc, elle subit une double journée de travail.

Ainsi, selon Hubertine Auclert, les femmes travaillent beaucoup plus que les hommes tout en gagnant moins. Ayant le monopole du travail ménager, elles se voient attribuer des "fonctions improductives" dans la maison. Hubertine remarque toutefois que "dans la société, ces travaux domestiques, remplis par les hommes le sont pour de l'argent":

"Pour de l'argent, il y a des hommes qui balayent, nettoient, brossent chaussures et vêtements; (...) il y a des hommes qui font la cuisine, mettent et ôtent le couvert, lavent la vaisselle. Pour de l'argent, il y a des hommes qui prennent soin des tout jeunes enfants"(71).

71 . La Citoyenne, op.cit., p. 75.

Le travail que "les hommes ne dédaignent pas de faire moyennant rétribution, serait-il indigne d'eux parce qu'il est effectué gratuitement dans le ménage?" se demande Hubertine, car, selon elle, si les hommes répugnent à partager les tâches domestiques, c'est simplement parce que "dès la naissance on traite les petits garçons en pachas; après leur mère, ce sont leur sœurs qui se font leurs servantes. Habitué à se faire servir, l'homme, après le travail, va "fumer sa pipe ou son cigare", tandis que la femme rentre au logis "pour recommencer un autre travail, celui du ménage", ce qui fait dire à Hubertine que: "la femme est soumise à un réel travail de continuité"(72). Quand, demande-t-elle, "la femme aura-t-elle un temps de loisir et de repos"(73)? puisque présentement elle n'a aucun moment à elle: —

"L'ouvrière, sa journée finie, commence un travail encore plus pénible que celui qu'elle vient de faire: balayage, nettoyage, approvisionnement, cuisine, lavage, soins des enfants, raccomodage, repassage, que sais-je encore? La moitié de la nuit y passe. L'autre moitié est employée à délester le pacha"(74).

"Actuellement, ajoute-t-elle, les femmes sont condamnées aux travaux forcés à perpétuité." Elles travaillent dix-huit à vingt heures sur vingt-quatre, sans relâche.

Hubertine Auclert proposera un partage équitable des

72. Ibidem, op.cit. p.76.

73. Ibidem, op.cit., p.77.

74. Ibidem, op.cit., p.78.

tâches ménagères entre époux: "dans un ménage bien ordonné, écrit-elle, la peine comme la récréation doivent être partagées" Les tâches domestiques étant partagées, "la femme aura enfin le temps de penser qu'elle n'est pas une bête de somme et qu'il est de son intérêt d'exercer tous ses attributs de personne humaine"(75).

Hubertine Auclert se déclarera en faveur d'une rémunération du travail domestique: "nous voulons que, même la mère de tout jeunes enfants, puisse prétendre, à l'indépendance économique (...) Tout travail devant être rétribué, quand la femme prend soin du ménage et des vêtements, elle a droit de toucher la moitié du prix auquel est évalué ce travail"(76). "La femme, écrit-elle, par ailleurs, qui a seule la peine de fabriquer les enfants communs, apporte trop dans l'association matrimoniale pour ne pas être en droit d'exiger comme garantie de sa dignité et de son indépendance économique la moitié du gain de l'homme"(77).

Nelly Roussel abordera dans le même sens qu'Hubertine Auclert:

"Et sans aller chercher ailleurs,

75. Ibidem, op.cit., p. 76.

76. "Rapport de Hubertine au 3e congrès national ouvrier", op. cit., p.127.

77. "Le mariage et les cordons de la bourse", La Citoyenne, op. cit., p.69.

ne peut-on prétendre que les simples travaux du ménage représentent une somme d'efforts et de fatigues aussi considérable que bien des métiers masculins. Et pourtant, vous le savez, Mesdames, ces travaux-là, les travaux du ménage, incombent presque toujours aux femmes seules!... Il est vrai que ce sont des travaux non payés, et que ce genre de travaux a toujours été considéré par les hommes comme convenant particulièrement aux femmes"(78)!

Afin de remédier à cette situation, Nelly Roussel propose d'abord un changement d'attitude: "c'est dans les cerveaux d'abord, dit-elle, que se font les révolutions"(79). Comme Hubertine Auclert, elle envisage le partage des tâches domestiques. Elle invite les hommes à participer au ménage, à faire de ce geste quotidien le début d'un changement social. A cet égard, elle écrit en 1921: "Il est inadmissible que la femme supporte seule, en rentrant au logis, la charge des travaux supplémentaires"(80).

Ce qu'il faut, entre autres, c'est que les hommes en viennent à considérer l'activité des femmes au foyer comme un véritable travail. Chose qui était fort peu courante. Nelly Roussel affirme que le fait que les femmes, "avidées d'indépendance", décident de travailler à l'extérieur, vient, selon elle, de ce que le travail à la maison n'est pas du tout considéré. Le plus souvent, il est tout à fait méconnu. Toutefois, la femme qui travaille à l'usine ou à

78. L'éternelle sacrifiée, op.cit., p.51.

79. Ibidem, op.cit., p.75

80. cité par Huguette Bouchardeau, op.cit., p.191.

l'atelier en pensant se "libérer", délaisse tout simplement le "travail gratuit" pour le "travail payé". Ce qui change peu de chose à sa situation puisqu'elle demeure exploitée. En outre, le travail salarié ne répond pas nécessairement aux désirs de toutes les femmes. Certaines aimeraient bien rester chez elles mais se voient contraintes, par une quelconque obligation, de laisser leur foyer pour gagner leur vie.

Donc, une fois la considération sociale des travaux ménagers, la rémunération de ce dernier ou le partage des tâches, une fois les contraintes qui empêchent la femme d'avoir un métier sont éliminées, alors, celle-ci peut jouir d'une indépendance qui, pour sa libération, lui est primordiale. C'est l'indépendance économique. Le travail à l'extérieur du foyer ou la rémunération des travaux domestiques, pourraient le lui permettre.

Ainsi, si l'éducation est le premier chapitre de toutes les questions sociales, l'indépendance économique est une des revendications les plus importantes sinon la plus importante. Beaucoup de féministes, socialistes et autres la réclameront. Nelly Roussel est formelle là-dessus:

"Et si nous désirons, avant tout, l'indépendance économique, c'est parce que nous avons compris que cette indépendance-là est la source naturelle de toutes les autres; parce que nous avons compris que le travail (...) est, pour toute créature humaine, le seul moyen de vivre

libre et digne; c'est parce que nous avons compris que cette indépendance-là est la source naturelle de toutes les autres; parce que nous avons compris que le travail (...) est, pour toute créature humaine, le seul moyen de vivre libre et digne; c'est parce que nous avons compris que ce qui fait l'esclavage de la femme, ce sont moins peut-être les odieux articles du Code qui établissent son infériorité civile et la relègue au rang des fous, des enfants et des malfaiteurs (...), ce sont moins les chaînes légales, que la nécessité matérielle où elle se trouve neuf fois sur dix de recourir à un homme qui l'entretient, ou tout au moins qui l'aide, et qui, trop souvent, abuse d'une telle situation pour l'asservir et l'humilier"(81)!

Comme plusieurs féministes de son époque, Nelly Roussel s'entretint de nombreuses questions. Ce qui la distingue peut-être plus des autres, c'est sa vision de la maternité, qu'elle verra non pas en elle-même, mais de manière plus global, du point de vue social. C'est l'objet de notre cinquième thèse.

5e Thèse : La maternité est une fonction sociale.

Nelly Roussel confèrera à la maternité un caractère social en insistant sur son importance. Elle s'offusque, comme plusieurs féministes, du mauvais traitement qu'on lui accorde.

Nelly s'en prend d'abord au mariage régité par le code "tyrannique" d'une république "masculiniste" qui, bien que proclamant la "liberté" et l'"égalité", fait prêter un

81. L'éternelle sacrifiée, op.cit., p.43.

"serment d'obéissance" (le mariage) en public par "une créature humaine", la femme. "Socialement la femme n'existe pas, ajoute-t-elle, "et son inexistence légale dans la cité est évidemment la cause de son infériorité dans la famille"(82).

Or, selon elle, pour que les femmes en arrivent à être considérées dans la société, il faut que leur fonction première, la maternité, devienne sociale. Ici, Nelly développe un point extrêmement intéressant de son féminisme qui sera une contribution importante au mouvement. Elle s'attarde longuement sur les douleurs de la maternité et voudrait que cette dernière soit plus justement comprise. Elle appuya du reste quelques-unes de ses revendications sur ces considérations:

"Nous prétendons, nous mères, que la maternité avec ses douleurs et ses fatigues, avec tout ce qu'elle exige de dévouement et de courage, représente largement la somme de travail que tout individu doit à sa collectivité et en échange de laquelle il a droit à la subsistance. Il serait donc juste que cette collectivité - quelles qu'en soient la forme et l'organisation - se considérait comme le débiteur de toute femme qui enfante; et lui rendit non seulement en respect, en vénération, en satisfaction morale, mais encore en sécurité et en bien-être matériels, ce que cette femme lui a donné de ses forces et de sa vie. Il serait juste, en un mot, que la maternité fut considérée comme une véritable fonction sociale, la plus honorée et la mieux retribuée de toutes"(83).

La collectivité devrait donc être responsable de la

---

82. L'éternelle sacrifiée, op. cit., p.93.

83. Ibidem, op.cit., p.63.

procréation. Celle-ci devrait être considérée comme étant un "noble et douloureux" travail, "sacré entre tous". Ce travail qui "devrait comme les autres, plus que les autres même, assurer l'indépendance et le bien-être à celles qui l'accomplissent, n'a été jusqu'ici pour elles qu'une cause d'esclavage et d'infériorité!..."(84) De toute les fonctions sociales, dit-elle:

"la première, la plus magnifique, la plus pénible et la plus nécessaire, est la seule qui n'ait jamais reçu de salaire!..."(85)

Comme Poulain de la Barre avant elle, Nelly Roussel déplora le fait que le soldat "ouvrier de la mort" soit entretenu par la société, alors qu'on a très peu d'égards envers la mère, "ouvrière de vie". Ingrate, la société, non contente d'oublier les mères, "les opprime et les humilie". Cette fonction maternelle, poursuit-elle, "terrible et sublime" a servi de "prétexte à tous les asservissements"(86). En effet, malgré tout le dévouement que l'on exige de la femme, légalement, son enfant reste "la propriété du père". Quant à la fille-mère, que d'injures lui sont adressées! "La société, gardienne de la "morale" (...) te réserve, pour te mieux châtier,

84. Ibidem, op. cit., p.55.

85. Ibidem.

86. Ibidem.

l'abandon, le mépris, la misère; l'impossibilité de te refaire, par le travail, une vie heureuse et libre; l'impossibilité même d'obtenir un secours quelconque; l'obligation, enfin, de faire ton triste choix entre le suicide, ou la prostitution"(87)!

On ne doit nullement s'étonner, souligne Nelly Roussel, de voir les femmes se révolter devant une telle condition d'infériorité et d'injustice. "La guerre entre les sexes", affirme-t-elle, existe depuis le jour où l'homme s'est arrogé sur la femme un pouvoir illogique et injustifié!" Cette guerre cessera, ajoute-t-elle, "le jour, où, grâce à nos efforts, régneront enfin la justice et la liberté pour tous". C'est le féminisme qui mettra un terme à cette guerre" (88)

Conséquemment, aux yeux de Nelly Roussel, les mères devraient être considérées comme des ouvrières et avoir les mêmes droits que celles-ci:

"Les ouvriers réclament la journée de huit heures. A mon avis, ils ont parfaitement raison; et huit heures, même c'est trop... Mais à quand la journée de huit heures pour les femmes? ... A quand les huit heures de repos et les huit heures de loisir pour les ménagères et les mères de famille?...Voilà, certes, une question des plus intéressantes, des plus importantes pour l'avenir de l'humanité,... et à laquelle beaucoup de sociologues n'ont jamais pensé."  
(89)

87 . Ibidem, op. cit., p.59.

88 . Ibidem, op. cit. p.39

89 . Ibidem, op.cit., p.79.

Comme l'ouvrier, la femme doit pouvoir faire la grève. Reprenant le slogan que Marie Huot lança en 1892, Nelly Roussel se déclara en faveur d'une "grève des ventres":

"L'ouvrier mal payé refuse son travail; le droit de grève n'est plus contesté aujourd'hui. Eh bien, nous sommes - nous les femmes, nous, les mères - nous sommes les plus mal payées de tous les travailleurs; il n'y aurait pas de grève plus légitime que la nôtre"(90).

Afin d'éviter toute équivoque, Nelly Roussel, prendra soin de préciser qu'elle ne s'insurge en rien contre l'amour: "Nous savons, écrit-elle, que l'amour, chez les êtres conscients, est la source vivifiante où se retrempe et s'exaltent toutes les énergies et tous les enthousiasmes". Ce qui lui importe, c'est de dissocier l'amour de la procréation. "...C'est à cette procréation seulement que nous prétendons nous soustraire"(91).

La fonction de mère devient donc un travail en soi. Une fois reconnue telle, il est donc normal que la société la valorise et relève par le fait même l'image de la femme. Le féminisme de Nelly Roussel est profond. Si celui d'Hubertine Auclert est avant tout politique, celui de Madeleine Pelletier "culturaliste", celui de Nelly Roussel se montrera particulièrement intéressé à ce qui touche fondamentalement la femme. L'on comprend dès lors qu'il ne s'agit pas de nier la maternité, malgré cette idée de

90. Ibidem, op.cit., p.59.

91. Ibidem, op. cit., p.61.

grève, il s'agit au contraire de pouvoir lui donner une meilleure image dans la société. C'est comme si le privé devenait une question sociale et politique.

6e Thèse : C'est à la femme de disposer de son corps.

La question de l'avortement et celle du reste de la contraception, nous l'avons vu, furent également discutées dans les milieux féministes et constituèrent pour certains une revendication importante. D'abord, les néo-malthusiens, défenseurs de la contraception, firent parler d'eux et notamment eurent une influence sur nombre de féministes. Nelly Roussel, par exemple, pensait d'eux qu'ils étaient les vrais révolutionnaires.

La plus ardente défenseuse de l'avortement fut sans contredit Madeleine Pelletier laquelle, par ses qualités de médecin, le pratiqua de manière fréquente. Elle le fit donc en toute connaissance de cause. Mais ce geste pratique n'était pas effectué sans réflexion. Madeleine croyait que la femme devait décider pour elle de ce qui lui convenait. Cela, d'autant plus lorsqu'il s'agissait de son propre corps. La décision d'avorter ou non était donc une question tout à fait personnelle. Car la maternité pouvait devenir un fardeau pour la femme:

"La perspective de l'enfant replonge la femme qui s'était libérée par la culture intellectuelle ou le travail dans toutes les servitudes du passé. Comment parler d'égalité en amour alors que, l'homme s'en allant libre, le besoin satisfait, la femme doit assumer la maternité "(92)?

Selon Madeleine Pelletier, la maternité devrait être pour la femme un choix:

"La maternité, pour ne pas être une servitude, ne doit pas lui être imposée. C'est à la femme seulement de décider si et quand elle veut être mère"(93).

Ce choix ne pourra être possible selon Madeleine que par la propagation de la contraception et la légalisation de l'avortement. Elle pensait que la liberté de la femme en serait tributaire. Certes, concède-t-elle, "l'avortement est aujourd'hui d'un usage général dans les grandes villes" (94). Toutefois, sa pratique clandestine est des plus dangereuses: cette opération pourtant "bénigne" se fait dans des conditions misérables, à la va-vite, dans l'insalubrité la plus totale:

"La canule à lavements est malpropre, mais, elle a l'avantage d'être mousse, ce qui n'est pas le cas des tringles à rideaux, des aiguilles à tricoter, des épingles à chapeaux, des tire-bouchons, tisonniers que les femmes emploient parfois pour se délivrer. En commettant ces imprudences, elles vont au-devant d'une péritonite mortelle"(95).

92. "Le Droit à l'avortement", dans L'éducation féministe des filles, op.cit., p.123.

93. Ibidem, op.cit., p.127.

94. Ibidem, op.cit., p.128.

95. Ibidem.

Devant la pratique si répandue, et devant les dangers encourus, Madeleine considère peu raisonnable de maintenir l'illégalité de l'avortement. Elle souligne que:

"L'avortement n'est plus, comme autrefois, un fait exceptionnel; c'est, on peut le dire, la règle, et dans toutes les classes de la société"(96).

La légalisation ne ferait que reconnaître un fait accompli et de plus, amenuisera les dangers des pratiques clandestines. De toute façon, poursuit-elle, c'est à la femme de disposer de son corps, puisqu'elle a droit absolu sur lui. Pour Madeleine, le fœtus ne constitue pas un individu en soi: "Il fait partie du corps de la mère". La femme, renchérit-elle, devrait pouvoir disposer entièrement de son corps, de la même façon qu'elle se coupe les cheveux, les ongles...

Madeleine Pelletier fut arrêtée pour avoir pratiqué l'avortement illégalement. Elle mourut dans un asile psychiatrique en 1939, seule et oubliée.

Ces thèses furent développées par une fraction, disons, plus articulée du féminisme. Fraction formée avant tout d'individualités remarquables pour qui le féminisme fut toute leur vie. Elles furent sans nul doute les

---

96 . Ibidem, op.cit., p.130.

fut toute leur vie. Elles furent sans nul doute les véritables féministes; celles pour qui la cause des femmes étaient tout.

Il ne faut donc pas s'étonner outre mesure de la modernité de leurs thèses. Ces dernières ne furent pas le résultat de réflexions embryonnaires et isolées. Au contraire, les militantes réfléchirent sur tous les aspects de la situation des femmes. Finalement, elles ne firent que décrire et expliquer les éléments d'une réalité rendus trop évidents. Afin d'imposer leurs idées, elles luttèrent donc non seulement contre le "masculinisme" mais également, nous l'avons vu, contre les socialistes.

Conclusion

## Le féminisme d'hier et d'aujourd'hui

"...ni le syndicalisme, ni le socialisme ne sauraient nous (les féministes) suffire. Et il nous faut, dans l'intérêt supérieur de la justice et dans la nôtre, continuer le combat féministe à côté et en marge de tous les autres"(1). C'est ainsi que s'exprimait Hélène Brion en 1917. Le féminisme sera d'autant plus marginalisé qu'il voudra s'affirmer comme force sociale en prenant des positions fermes en ce qui concerne les femmes, ce qui incluait, bien sûr, les ouvrières. Les féministes entraient donc en conflit avec les femmes socialistes, pour qui il était hors de question de coopérer avec des "bourgeoises". La profondeur de ce schisme empêcha toute rencontre.

La conscience de cette marginalité par les féministes aura un avantage. Elle implique non seulement une preuve d'existence, mais également signale la prise de conscience d'une singularité qui, dans les mouvements sociaux, confère une force certaine. Les féministes de la gauche

---

1. Hélène Brion, La voie féministe, op. cit., p.93.

féministe, celles dont nous avons illustré les thèses les plus importantes, celles aussi qui gravitèrent autour de La Fronde, ces féministes donc tentèrent de rejoindre toutes les femmes, parce que, nous l'avons vu, elles croyaient à la spécificité du féminisme. Leurs efforts furent vains. L'entêtement des socialistes fut remarquable à cet égard et n'aida nullement à créer une unité au sein de mouvement, au contraire. Lors du Congrès de la Condition et des Droits des Femmes de 1900, Marie Pognon clôture les débats en prêchant la solidarité des femmes: "Je sais, affirme-t-elle, qu'il y a un parti qui prêche la lutte des classes, eh bien je blâme ce parti, il faut abattre cette muraille de haine que vous voulez établir entre nous"(2). Les socialistes se fermèrent totalement à ce genre d'appel.

Charles Sowerwine dans son livre Les femmes et le socialisme parle d'"échec du féminisme social", ce que nous avons identifié comme étant la gauche féministe. Ce qui semble injuste à bien des égards. Si tel avait été le cas, La Fronde n'aurait tout simplement pas pu exister et remporter des victoires importantes. De plus, les féministes n'auraient pas obtenu satisfaction en ce qui a trait à certains aspects de la législature. De

2. Marie Pognon, Congrès de la Condition et des Droits des Femmes, Paris, -1900, cité par Françoise Picq, "Qu'est-ce que le féminisme bourgeois"?, op. cit., p.391.

toute manière, on ne peut guère parler d'échec en ce qui concerne le développement théorique qui fut, nous l'avons vu, des plus riches. La perspicacité des féministes fut sur de nombreux points exemplaire.

Si Charles Sowerwine s'exprime dans ces termes, d'autres vont parler tout simplement "d'échec" du mouvement en entier—prétextant que son hétérogénéité l'a tué. Les divers courants du féminisme au tournant du siècle n'ont pas su arriver à une entente valable et cela a tout simplement provoqué sa disparition.

Il est vrai qu'une théorie proprement féministe ne fut pas instituée. Le féminisme de l'époque renvoie à une multitude de croyances, souvent contradictoires. Il fut donc impossible de trouver une entente théorique cela, même si les militantes s'étaient regroupées autour de principes qu'elles acceptaient. Comme toutes autres doctrines sociales, le féminisme d'alors n'a pas pu y échapper: il est né et est disparu dans la confusion. Comme l'a dit Françoise Picq, "le féminisme n'est ni une doctrine unique, ni une organisation structurée: c'est une mouvance composée de groupes variés aux conceptions contradictoires"(3).

Cette confusion est probablement à la source de l'incompréhension parfois criante du féminisme du tournant

---

3. "Qu'est-ce que le "féminisme bourgeois"?", op. cit., p.396.

du siècle que l'on retrouve de nos jours dans plusieurs milieux. Ce n'est que tout récemment, du moins en France, que des femmes entreprirent des études sérieuses sur le féminisme comme théorie sociale et politique. La Bibliothèque Marguerite Durand a acquis une renommée internationale et est devenue un centre de recherches important. Des noms comme Madeleine Pelletier, Nelly Roussel, Hélène Brion commencent à sortir de l'ombre. Il est temps toutefois qu'on leur rende justice. Ceci est aussi vrai pour les mouvements féministes hors de France dont l'activité fut également remarquable. Nous pouvons conclure avec Mari Jo Buhle, historienne américaine et auteur de la savante étude: Women and American Socialism, que: "Les mouvements historiques sont rarement jugés uniquement avec la lumière dans laquelle eux-mêmes se sont jetés"(4). Ce qui est assurément le cas pour le mouvement féministe français du début du siècle.

Nous pouvons à présent établir certaines comparaisons entre les deux époques et jeter la lumière sur les problèmes auxquels les deux mouvements furent confrontés. Depuis longtemps les féministes parlent de solidarité des femmes, elles parlent de "classes sexuelles", Simone de Beauvoir utilise le mot "caste". La "lutte des sexes" incluerait nécessairement l'acceptation que les femmes

4. Women and American Socialism, 1870-1920, University of Illinois Press Chicago, 1981, p. 323.

forment en soi un groupe plus ou moins homogène. Ceci démontre l'intention de regrouper toutes les femmes dans une même situation, dans un même ensemble. Tout se passe en fait comme si les diverses théories féministes des différentes époques avaient absolument besoin de ce constat.

Or, ne serait-ce que sur ce point, entre les deux mouvements, celui d'aujourd'hui et celui d'hier, les différences ne sont pas si profondes. Le féminisme reste ce qu'il est; un mouvement global réunissant un certain nombre de pensées parfois en concurrence, qui s'adressent aux femmes et qui, par le fait même tente de les regrouper toutes.

Ainsi, les mouvements féministes de jadis et ceux de maintenant furent tous deux confrontés aux mêmes problèmes théoriques et pratiques: la constitution d'une classe de femmes, nécessaire à tout développement théorique et à l'élaboration d'un féminisme unifié. Dès lors, ils soulevèrent tous deux les limites des courants politiques en ce qui a trait à la question des femmes. Le féminisme existait en soi.

Or, les femmes sont loin de posséder les mêmes schémas de pensée. Toutes n'ont pas vécu ou ne veulent pas vivre la maternité de la même façon, toutes ne sont pas pour l'avortement et toutes ne voient pas la nécessité

du travail à l'extérieur alors que d'autres femmes vont les y pousser convaincues que la liberté se trouve là. Ce constat se reflète assurément sur le mouvement féministe.

Dans les années 70 en France, on a vu se développer plusieurs conceptions du féminisme. Il y eut d'abord le féminisme existentialiste ou beauvoirien, féminisme essentiellement culturaliste auquel nombre de femmes adhèrent. Simone de Beauvoir est depuis lors entourée d'un halo de gloire. Elle aurait déclenché une révolution en décrivant de manière "scientifique" la situation des femmes et Le Deuxième sexe aurait eu l'effet d'une bombe. Le féminisme beauvoirien sera suivi ensuite par le Mouvement de Libération des femmes (M.L.F.) dont les actions et les écrits furent nombreux mais qui se radicalisa rapidement.

Dans les années 1970 encore, un groupe de théoriciennes, voulant se détacher du marxisme, l'adapta au féminisme en lui donnant un visage plus féminin; le féminisme matérialiste était né. Son approche est terriblement théorique et comporte une prétention scientifique dérangeante. En adaptant ainsi le matérialisme historique, ses théoriciennes soutiennent avoir provoqué une "révolution" idéologique voire un bouleversement épistémologique. Ce féminisme trouve une

certaine popularité, encore aujourd'hui, dans les milieux universitaires.

Il faut noter encore l'apparition d'un féminisme écologique ainsi que "l'écriture-femme" mouvement proprement littéraire qui, influencé par les courants de la littérature moderne, en prenant comme préceptes la croyance dans une nature féminine, est parti à la recherche d'une écriture femme.

Aujourd'hui, comme avant, selon les diverses tendances, les droits civiques et politiques auront autant d'importance que les revendications d'ordre sexuel. Les idées également ne divergent pas tant que cela. On aura beau dire, Le Deuxième sexe n'est pas né du vide et dépouillé de la thèse existentialiste, son apport théorique n'est pas si innovateur qu'on pourrait le croire. Il en est de même avec certains propos des féministes matérialistes: elles pensent avoir apporté un élément absolument nouveau avec la constatation de la double journée de travail des femmes et leur travail gratuit. Constatations faites auparavant par des féministes au début du siècle...

Dans un excellent article publié en 1979, Geneviève Fraisse s'interroge justement sur cette question de l'histoire. Elle est l'auteur de nombreuses études sur le féminisme au XIXe siècle qui apporte beaucoup à la

compréhension de ce dernier. Geneviève Fraisse constate de nombreuses similarités entre les divers mouvements féministes qui jalonnent l'histoire. Elle démontre une singularité sur laquelle il est nécessaire de réfléchir lorsqu'on s'arrête sur le féminisme. Elle affirme ainsi qu' :

"Il est en effet remarquable que le féminisme même s'il peut se penser en termes d'acquis, même s'il avance à chaque fois des armes nouvelles avec une force plus incisive, se fonde lors de ses émergences successives sur une certaine répétition. Comme s'il fallait toujours redire les choses les plus fondamentales: le droit à la parole, le droit à l'existence et à l'autonomie (de la mère comme de la citoyenne); comme si la lutte des femmes touchait à un problème de nature"(5)

Cette répétition est sans doute le résultat d'une préoccupation commune à laquelle la femme ne peut guère échapper et qui est un attribut naturel; la maternité. Cette maternité qui enferme la femme dans son rôle de mère, cette maternité que plusieurs acclament et que d'autres rejettent. Mais de laquelle les féministes ne peuvent guère sortir. Comme le signale Geneviève Fraisse: "...Il revient aux féministes de toutes les époques de tourner et retourner ces images de leur nature pour les détourner de leur situation d'oppression..."(6) Ainsi, quoiqu'en disent les féministes qui tentent à tout prix de

5. "Les bavardes", dans L'histoire sans qualités, essais, Éditions Galilée, Paris, 1979, p.213.

6. Ibidem.

nier cette nature de la femme, cette question refait surface à divers moments de l'histoire. Et même si elles préfèrent voir la femme comme un individu plutôt qu'un "être sexué", poursuit Fraisse: "A défaut de détourner une image on passe à une autre; mais apparaît toujours la prévalence de la définition. C'est la problématique essentielle de la révolte et des revendications"(7).

Il ne faut pas voir dans cette répétition une faiblesse. Ces redites qui semblent faire peur à certaines féministes contemporaines ne sont que l'expression d'une quête d'identité qui se manifeste différemment à travers l'histoire: si la maternité par exemple reste un attribut féminin, la société est en continuel changement. Ce que devraient accepter certaines tendances du féminisme. Elles devraient également, cela est vrai aussi bien en France qu'ailleurs, accepter le fait que les femmes aient pu être "sujets historiques". Ce que le féminisme beauvoirien a eu tendance à nier.

Cette affirmation ne signifie nullement l'absence de problèmes féminins; au contraire. Il soulève tout simplement l'infini complexité de l'histoire.

Si le féminisme ou les féminismes contemporains veulent avancer, à mon avis, ils doivent se défaire de toutes prétentions; prétentions à la nouveauté,

---

7. Ibidem.

prétentions scientifiques, prétentions d'absolue vérité. Jacob Bronowski a écrit un jour; "Le concept de science n'est ni absolu, ni éternel". On pourrait dire la même chose du féminisme. Sa mort toutefois ne devrait pas empêcher l'action des femmes dont leur apport social est d'ores et déjà chose acquise.

Le féminisme des années 80 semble s'être assagi; il a laissé tomber de son radicalisme des années 70. Cela en laissant peut-être place à une action plus concrète et moins bavarde, moins idéologique; à une action que répète quotidiennement les femmes dans leurs implications sociales lorsqu'elles s'imposent comme individus, comme mères, comme épouses, comme actrices sociales importantes. Cette action plus silencieuse, moins militante mais exprimée différemment, est peut-être les vraies avenues du féminisme. Le féminisme est peut-être en train de mourir en laissant place à l'action des femmes.

- D'Eaubonne, Françoise. Le satellite de l'amande, Editions des femmes, Paris, 1975.
- " " Histoire et Actualité du féminisme, Alain Moreau, Paris, 1972.
- Desanti, Dominique. Les socialistes de l'utopie, Petite bibliothèque Payot, Paris, 1971.
- Dounic, René. "Le féminisme au temps de la Renaissance", dans La Revue des deux Mondes, CX/IX (1898), pp. 921-932.
- Fauré, Christine. La démocratie sans les femmes, essai sur le libéralisme en France, Politique d'aujourd'hui, PUF, Paris, 1985.
- Fourier, Charles. Théorie des quatre mouvements, L'oeuvre de Charles Fourier, Tome 1, Editions Anthropos, Paris, 1966.
- Fraisie, Geneviève. "Clémence Royer (1830-1902), lecture de Darwin et Regard féministe", Raison Présente, 3e trimestre, no. 67, 1983, pp. 87-101.
- " " Clémence Royer, philosophe et femme de sciences, Actes et mémoires du peuple/La découverte, Paris, 1985.
- Guillemin, Colette. "Pratique du pouvoir et idée de nature" (1) "l'appropriation des femmes", Questions féministes 2, 1978.
- " " "Pratique du pouvoir et idée de nature", (2) "le discours de la nature", Questions féministes 3, 1978.
- Hal, Haper. "Marx and Engels on Women's Liberation", dans International Socialism, no. 57, 1970, p. 27.
- Hobhouse, L.T. Liberalism, Oxford University Press, Oxford, 1964.
- Honeycutt, Karen. "Socialism and Feminism in Imperial Germany", Signs, no.5, (1979-80), pp.30-41.

- Kollontai, Alexandra. Marxisme et révolution sexuelle, Maspero, Paris, 1973.
- " " Conférence sur la libération des femmes, Editions la brèche, Paris, 1978.
- Kolm, Serge-Ç. Le contrat social libéral, PUF, Paris, 1985.
- Legouvé, Ernest. "Les femmes et le génie littéraire du XVII<sup>e</sup> siècle," Revue Bleue, no. 690, pp.449-451, 481-485.
- "Libération des femmes année zéro," Partisans, Maspero, 1970.
- Mill, John Stuart. L'asservissement des femmes, préface par Marie-Françoise Cochin, Payot, Paris, 1975, (première édition; The Subjection of Women, 1869).
- Père, l'abbé de. La Précieuse ou le mystère des ruelles, Editions Magne, Paris, 1656.
- Sullerot, Evelyne. Histoire et mythologie de l'amour, huit siècles d'écrits féminins, Librairie Hachette, Paris, 1974.
- Vachet, André. L'idéologie libérale, Editions Anthropos, Paris, 1970.

#### Sources

- Auclert, Hubertine. La Citoyenne, 1879-1914 (présenté par Edith Tafeb), Collection Mémoires de femmes, Syros, Paris, 1981.
- " " "Dossier Hubertine Auclert", Bibliothèque Marguerite Durand, Paris.
- " " "Rapport de Hubertine Auclert au 3<sup>e</sup> congrès national ouvrier", dans Romantisme, no.11-14, 1976, pp.123-129.



- Rouzade, Léonie.            "Les femmes devant la démocratie", dans La Revue Socialiste, 1887, pp. 519-534.
  
- Royer, Clémence.        Préface à L'Origine des espèces de Darwin, Flammarion, Paris, 1928.
  
- Tristan, Flora.         Promenades dans Londres, Maspero, Paris, 1978 (première édition, 1840).
  
- "                         "Peregrinaciones de una paria, Moncloa-campodónico, Lima, juin 1971 (première édition, 1837).
  
- "                         "Le tour de France, Etat actuel de la classe ouvrière sous l'aspect moral-intellectuel-matériel, Editions de la tête de Feuilles, Paris, 1973.
  
- "                         "Union ouvrière, Edition d'Histoire Sociale, Paris, 1967, (Première édition, 1843)

Etudes

- Abensour, Léon.         Le féminisme sous le règne de Louis-Philippe et en 1848, Plon, Paris, 1913.
  
- "                         "Histoire générale du féminisme des origines à nos jours, Delagrave, Paris, 1921.
  
- "                         "La femme et le féminisme avant la Révolution, E. Lerous, Paris, 1923.
  
- Beal, G.                 Le féminisme de tous les temps, Librairie Bloud et Barral, Paris, 1900.
  
- Armogathe, Daniel.     Histoire du féminisme français du Moyen-âge à nos jours, Editions des femmes, Paris, 1977.
  
- "                         "Anthologie de textes féministes du Second Empire à nos jours, Editions Hier et Demain, Paris, 1978.

## Bibliographie

### Ouvrages généraux:

- Beauvoir, Simone de. Le Deuxième Sexe, 2 vol., Editions Gallimard, Collection Idées, Paris, 1979, 1<sup>re</sup> édition 1949.
- Buhle, Mari Jo. Women and American Socialism, 1870-1920, University of Illinois Press, Chicago, 1981.
- Burdeau, Georges. Le libéralisme, Editions du Seuil, Paris, 1979.
- Charlety, Sébastien. Histoire du saint-simonisme, Editions Gonthier, Paris, 1931.
- Cixous, Hélène. La jeune née, Union Générale d'Éditions, Collection 10/18, Paris, 1978.
- Cixous, Hélène.  
Gagnon, Madeleine.  
Leclerc, Annie. La venue à l'écriture, Union Générale d'Éditions, Collection 10/18, Paris, 1975.
- Delphy, Christine. "Agriculture et travail domestique: la réponse de la bergère à Engels", Nouvelles Questions Féministes, printemps 83, no.5.
- " " " "L'ennemi principal", Partisans, nov. 1970.
- " " " "Travail ménager ou travail domestique?" dans Les femmes dans la société marchande, sous la direction d'André Michel, PUF, Paris 1978.
- " " " "Un féminisme matérialiste est possible", Nouvelles Questions Féministes, automne 82, no.4.

- Ascoli, Georges. "Essai sur l'histoire des idées féministes en France", Revue de synthèse historique, XIII (1906), pp. 25-57, 161-84.
- Barine, Arvede. "La gauche féministe et le mariage", dans La Revue Deux Mondes, 1 juillet 1896.
- " " "La révolte de l'homme," dans La Revue des Deux-Mondes, 15 juin 1883.
- Baudrillart, Henry. "L'agitation pour l'émancipation des femmes en Angleterre et aux Etats-Unis", Revue des Deux-Mondes, octobre 1872.
- Bebel, Auguste. Woman under Socialism, Schocken Books, New York, 1971. (Première édition allemande, 1879).
- Bidelman, Kay Patrick. Pariahs stand up! The founding of the liberal feminist movement in France, 1856-1889 Greenwood Press, Connecticut, 1982.
- Blanc, Olivier. Olympe de Gouges, Editions Syros, Paris, 1981.
- Bonnet, Marie-Jo. "Adieux à l'histoire", dans Stratégie des femmes, Tierce, Paris, 1984.
- Bouchardeau, Huguette. Pas d'histoire les femmes...50 ans d'histoire des femmes, 1918-1968, Paris, Syros, 1977.
- Bullrich, Silvina. Flora Tristan, la visionaria, Riesa' ediciones Buenos Aires, 1982.
- Cahiers des doléances des femmes en 1789 et autres textes, (Préface de Paule-Marie Duhet), Des Femmes, Paris, 1981.

- Choisy, Gaston. "Le féminisme en Europe", Revue Bleue, mars 1900.
- Devance, Louis. "Femme, famille, travail et morale sexuelle dans l'idéologie de 1848", dans Romantisme, no. 11-14, 1976, pp. 79-103.
- D'Ivray, Jehan. L'aventure saint-simonienne et les femmes, Librairie Felix Alcan, Paris, 1930.
- Engels, Freidrich. L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat, Editions Sociales, Paris, 1972, (première édition allemande, 1884).
- Evans, J.Richard. The feminist movement in Germany, 1894-1933 Sage Publications, London 1976.
- L'histoire sans qualités, essais, Editions Galilée, Paris, 1979.
- Une histoire des femmes est-elle possible? Sous la direction de Michelle Perrot Editions Rivages, Paris, 1984.
- Fraisse, Geneviève. "Droit naturel et question de l'origine dans la pensée féministe au XIXe siècle", dans Stratégies des femmes, Tierce, Paris, 1984, p.375.
- Joran, Théodore. Les féministes avant le féminisme Beauchesne et fils, Paris, 1935.
- " " La trouée féministe, Arthur Savète, Paris, 1908.
- " " Au coeur du féminisme, Arthur Savète, Paris, 1908.
- " " Le suffrage des femmes, Arthur Savète, Paris, 1913.
- McMillan, James F. House or harlot: the place of women in french society 1870-1940, New York, St. Martin's Press, 1981.

- Moses, Claire Goldberg. French Feminism in the 19th Century.  
State University of New York Press, 1984.
- Picq, Françoise. "Qu'est-ce que le "féminisme bourgeois"? dans  
Stratégies des femmes. Tierce, Paris, 1984, p.391.
- Puech, Jules Louis. La vie et l'oeuvre de Flora Tristan. Marcel Rivière,  
Paris, 1925.
- Rabaut, Jean. Histoire des féminismes français. Editions Stock, (Paris, 1978.
- Rendall, Jane. The origins of Modern Feminism: Women in Britain,  
France and United States 1780-1860. Macmillan,  
Hamphire, 1985.
- Rubel, Maximilien. "Flora Tristan et Karl Marx", La nef, Janvier 1946,  
no. 14.
- Sarde, Michèle. Regards sur les françaises. Editions Stock, Paris,  
1983.
- Slaughter, Jane.  
Kern, Robert. European Women on the Left, Socialism, Feminism  
and the Problems Faced by political Women  
1880 to the Present, Greenwood Press, 1981.
- Sowerwine, Charles. Les femmes et le socialisme: un siècle d'histoire.  
Presse de la fondation nationale des sciences  
politiques, Paris, 1978.
- " " " " " " " " " " " "  
"Le groupe féministe socialiste", Le Mouvement Social,  
no. 90 (1975), pp. 87-120.
- Sullerot, Evelyne. La presse féminine. Armand Colin, Paris,  
1966.
- Thibert, Marguerite. "Féminisme et socialisme d'après Flora Tristan", dans  
Revue d'histoire économique et sociale, neuvième année,  
pp.115-136, Paris, 1921?



-Turgeon, Charles.

Le Féminisme français, tome I et II,  
l'émancipation politique et familiale de  
la femme, Editions J. B. Sirey, Paris, 1902.

-Turmann, Max.

Initiatives féminines, Librairie Victor Lecoffre,  
Paris, 1913.

-Zylberberg-Hocquard,  
Marie-Hélène.

Féminisme et syndicalisme en France, Editions  
Anthropos, Paris, 1978.